

UNIVERSITE DE TOAMASINA

-----oOo-----

FACULTES DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

-----oOo-----

DEPARTEMENT D'ETUDES FRANCAISES

-----oOo-----

MEMOIRE DE MAITRISE ES LETTRES

LE COUPLE THERESE – BERNARD

DANS

THERESE DESQUEYROUX de FRANCOIS MAURIAC

Présenté par :

RAHARILOLA Laurette

Sous la direction du :

PROFESSEUR CATHERINE RAVOAHANGY

Année Universitaire : 2009-2010

REMERCIEMENTS

Que tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation de ce mémoire, trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance et l'expression de notre gratitude.

Nous présentons nos sincères remerciements au Professeur RAVOAHANGY Catherine, notre Directeur de recherche qui a eu l'amabilité de diriger ce travail. Sans ses précieux conseils et ses encouragements, ce mémoire n'aurait pu être réalisé.

Notre reconnaissance s'adresse également à Monsieur Abriol IMAGNAMBY, Directeur du Département d'Etudes Françaises de l'Université de Toamasina et à tous les enseignants qui nous ont formés durant notre cursus universitaire ainsi qu'aux membres du jury de soutenance.

Nous exprimons notre vive reconnaissance à notre beau-père RANDRIANAHHINORO Sylvain et particulièrement à mon mari, RANDRIANAHHINORO Heritiana ainsi que ma petite fille, Kanto, qui nous ont soutenus moralement et financièrement tout au long de nos recherches.

Nous manquerions à notre devoir de gratitude, si nous omettons de remercier notre famille, nos frères et sœurs, qui n'ont pas ménagé leurs efforts et nous ont toujours aidée à surmonter toutes sortes de problèmes durant la rédaction de ce travail de mémoire.

A ma mère, feu RASOANAMBININA Georgette
A mon père, feu RABENANGADY
Je dédie ce mémoire.

Toutes les citations du roman étudiées sont tirées de : François MAURIAC,
Thérèse Desqueyroux, édition Bernard Grasset, 1927, Paris.

INTRODUCTION

François MAURIAC a écrit Thérèse Desqueyroux en 1927, durant une période historique très mouvementée, pendant laquelle a eu lieu la première guerre mondiale 1914-1918.

Le XXème siècle était, à ce moment-là, placé sous le signe de la guerre et de ses lendemains. La France a été alors secouée par des crises intérieures, telles que l'affaire Dreyfus qui a divisé les Français en deux parties adverses, il y a eu aussi la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ainsi que les conflits sociaux qui ont bouleversé et divisé les esprits ayant eu des répercussions sur la pensée philosophique et littéraire. Ainsi, la littérature subit les contrecoups des événements importants du siècle où semble mis en jeu l'avenir d'une civilisation.

C'est pourquoi, les différentes guerres qui se sont succédé ont modifié les conditions de la vie littéraire.

De plus, après la mort de Proust (1922), la recherche du temps perdu achève de paraître ; André Gide, toujours en quête de lui-même, affirme la maîtrise de son art. On sait aussi les liens étroits qui ont toujours uni la psychologie à la littérature. Ainsi, à côté du grand Traité de psychologie de Dumas (1923) qui dégage les méthodes de la psychologie moderne, on doit signaler, dans l'histoire littéraire, l'œuvre de Freud, dont l'ouvrage capital : Introduction à la psychanalyse a été traduit en 1921. L'idéologie de Freud met en exergue la place capitale que tient le subconscient dans la vie de l'homme. Il prétend étudier, par des méthodes appropriées, l'inconscient où sont cachées des tendances profondes faites de souvenirs confus et de sensations oubliées. Il se propose de les ramener en pleine lumière pour la santé de l'âme. Cette exploration de l'inconscient bouleverse la psychologie et surtout la littérature en général.

D'autre part, la philosophie venant des autres pays n'a cessé de se tenir au courant des découvertes de la science et a exercé sur la littérature une emprise grandissante comme, en premier lieu, la philosophie de l'absurde qui est la confrontation du caractère irrationnel du monde et du désir de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme, et en second lieu, le marxisme-léninisme, source doctrinale du communisme international.

Par conséquent, devant l'apparition de ces différentes idéologies et nouvelles visions du monde, la théorie de Freud qui est « *la théorie du refoulement faite comme toutes les théories, d'un mélange d'observations justes et d'éléments*

très contestables »¹, a connu un prodigieux succès. Romanciers et auteurs dramatiques en sont imprégnés et sont poussés à donner chacun sa version et sa définition sur l'objet même de la littérature. Ainsi, le roman psychologique, représenté au début du siècle par Gide prend une forme tout à fait originale chez Marcel Proust, dont l'influence est prépondérante. Ensuite, tous les aspects de l'âme humaine sont étudiés par de nombreux romanciers : Giraudoux et Maurois unissent l'observation à la fantaisie ; André Gide présente avec une admirable sobriété des cas douloureux ou exceptionnels.

Quant à Mauriac, il traite de sujets souvent dramatiques. Cette vision sombre du monde, qui, dans sa dimension tragique, le rend « *allergique au thomisme* »², influence sa création littéraire. François Mauriac, dans ses œuvres, « *peint des créatures engagées sur les voix mystérieuses de la damnation ou du salut* »³. Puis, ses romans, imprégnés d'une foi ardente, ont une simplicité de ligne classique : ils retracent, en un récit bref et tendu sur un rythme ascendant, l'histoire d'une crise vécue par des personnages complexes, dont les angoisses, les remords, et les obscurs besoins d'amour sont scrutés jusque dans la profondeur de l'inconscient.

L'auteur de Thérèse Desqueyroux, dans ses deux ouvrages, le Roman (1928) et le Romancier et ses personnages (1933), explique comment les personnages fermentent dans l'imagination du romancier. François Mauriac écrit :

« *Dans ces milieux obscurs où s'écola son enfance, dans ces familles jalousement fermées aux étrangers, dans ces pays perdus, dans ces coins de province où personne ne passe et où il semble qu'il ne se passe rien, il y avait un enfant espion, un traître, inconscient de sa traîtrise, qui captait, enregistrait, retenait à son insu la vie de tous les jours dans sa complexité obscure.* »⁴

Mauriac associe sa propre vie à celle de ses personnages et la met dans ses œuvres. Presque tous ses romans ont comme cadre la province, les forêts

¹ Jean BOUDOT, Histoire de la littérature Française, Paris, 1947, p.1007

² Jean -Pierre BEAUMARCAIS & Daniel COUTY, Dictionnaire des écrivains de langue française, Hachette, p.1153

³ Lagarde & Michard, XXème Siècle, Bordas, Paris, 1966, p.11

⁴ François MAURIAC, L'écrivain et ses personnages, Bernard Grasset, Paris, 1933, p.2

landaises ou encore les vignobles bordelais. Il y décrit ses habitants, les grands domaines familiaux, le commerce du vin, les métairies.

Issu d'une famille catholique, Mauriac est marqué par son éducation religieuse. La plupart de ses œuvres développent les conflits de la chair et de l'esprit, et surtout la foi en Dieu. Le chrétien qu'il est voit les êtres déchirés par leurs contradictions, tiraillés entre l'aspiration vers la pureté et la tentation du péché. Cet écrivain catholique a précisé que :

*« Tout est entre les mains de Dieu et nos ouvrages aussi, et il est maître de régler, si j'ose dire, leur retentissement dans chaque conscience ».*⁵

Mauriac emploie souvent les mêmes formules pour stigmatiser l'argent, la propriété comme étant des agents qui avilissent, qui dégradent l'homme; et d'après lui, l'érotisme peut aussi le rabaisser dans certaines conditions. Il trouve que l'amour du monde, le matérialisme risquent d'éloigner l'homme de l'amour de Dieu. Ses héros sont écartelés entre leurs désirs et leurs scrupules, leurs remords et leurs regrets, l'idée de leur faute et celle de leur salut. A cet égard, le couple mauriacien typique est souvent en proie à une lutte intérieure constante, car :

*« Rien n'est plus difficile que de résoudre le problème de la chair, par la cohabitation de l'âme, capable de Dieu, et de l'instinct le plus bestial ».*⁶

Ce combat de l'âme et de la chair dans le champ clos des familles, exacerbé par les haines et les égoïsmes, s'offre à la peinture implacable du romancier qui trouve dans ces conflits, à la fois intérieurs et extérieurs des personnages, un prestigieux sujet d'étude romanesque.

Thérèse Desqueyroux, une des œuvres les plus célèbres de François Mauriac, répond parfaitement à ces aspirations de l'auteur et peint avec fermeté ces relations entre l'auteur et ses personnages.

⁵ François MAURIAC de l'Académie Française, Journal, Grasset, Paris, p.31

⁶ Jean -Pierre BEAUMARCHAIS & Daniel COUTY, Dictionnaire des écrivains de langue française, p.1154

Le 26 Mai 1950, Thérèse Desqueyroux a été désigné comme l'un des douze meilleurs romans du demi-siècle par un jury placé sous la présidence de Madame Colette. De 1928 à 1956, ce roman a été traduit en 14 langues. C'est dire que Thérèse Desqueyroux accumule les signes et les priviléges de la réussite. Ces tirages qu'épuisent, l'une après l'autre, des générations de lecteurs, attirent l'attention des maîtres et de leurs disciples, du lycée à l'université. Il y eut aussi la consécration d'une excellente adaptation en 1962 par un prix d'interprétation au festival de Venise. Classique du roman, classique du cinéma : c'est beaucoup d'honneur pour un seul ouvrage.

Certes, la fermeté de l'écriture, sa sobriété et densité alliées à un étonnant pouvoir de suggestion, justifie le choix des membres du jury. Ce même jury a également apprécié en Thérèse Desqueyroux la peinture vigoureuse d'un certain milieu provincial, et l'évocation poétique d'un pays secret et triste, à la fois monotone et violent.

Ce roman, très XXème siècle, a su marier la peinture du milieu mauriacien avec le problème vécu quotidiennement par de nombreux lecteurs contemporains car le mariage et les problèmes y afférents restent toujours un sujet d'actualité. L'auteur lui-même a vécu des moments difficiles. Une aventure sentimentale malheureuse l'a profondément marqué. L'échec de cette liaison hors mariage l'a poussé à faire, en 1911, beaucoup de voyages afin de surmonter le désespoir amoureux. On retrouve dans les souffrances intérieures de Thérèse l'écho de ses propres tourments.

L'histoire de sa vie offre à l'auteur des sujets lui permettant de faire une peinture séduisante de l'insatisfaction de la femme et de la brutalité du mari. Thérèse et Bernard Desqueyroux, les héros de l'œuvre étudiée illustrent cette aspiration conflictuelle bien mauriacienne.

Le personnage de Thérèse Desqueyroux, en gestation depuis plusieurs années dans d'autres romans, a obsédé Mauriac comme une personnification de ses pensées fondamentales. Et ce n'est pas un hasard de vocabulaire si Mauriac dit que Thérèse Desqueyroux, c'est lui-même. Voyons quelle garantie d'authenticité il décerne à sa créature ; il écrit au sujet de l'héroïne :

« *Non certes moi-même, sinon au sens où Flaubert disait : « Mme Bovary, c'est moi » à mes antipodes sur plus d'un point, mais faite pourtant de tout ce qu'en moi-même j'ai dû surmonter, ou contourner, ou ignorer ».*⁷

Si Thérèse Desqueyroux figure au palmarès, ce n'est pas seulement pour ces raisons-là. Le roman arrive en tête parce qu'il offre l'image d'une grande figure romanesque, digne d'imposer son titre au livre. Comme La Princesse de Clèves et Madame Bovary, Thérèse Desqueyroux participe à un même combat : celui du féminisme. Puisque les femmes ont fait et font encore le succès du genre, il est juste que tout romancier leur rende leur vraie place dans un roman : la première.

En France, des femmes se sont succédées à la tête de divers ministères. Peu à peu la condition féminine est apparemment reconnue comme importante. A travers une bonne partie de la planète s'est diffusée une sorte de déclaration des droits du deuxième sexe. Ainsi, l'image dérisoire et affligeante de la déportée de Saint-Clair gagne des millions de fervents lecteurs. Donc, quelles que soient leur race, leur nationalité, leur idéologie, leur religion, les jeunes femmes du monde entier aiment Thérèse, se reconnaissent en Thérèse :

« *Etre une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... »*⁸

Voilà un souhait qui reste d'actualité pour bien des femmes. Elles ont dû se battre pour gagner leur indépendance. Et Mauriac veut mettre en exergue cette supériorité féminine dans son œuvre Nouveaux Mémoires intérieurs :

« *Oui, les femmes autour de moi régnaien. Une de mes tantes était en puissance de mari mais je crois qu'elle aussi le dominait.* »⁹

Cette supériorité de la femme sur son entourage et parfois sur le mari s'explique souvent par son intelligence, comme dans le cas de Thérèse. Elle vient aussi du charme de l'héroïne, charme qui rend les hommes aveugles. Ainsi, s'agissant des hommes, il est bon d'utiliser ce mot galvaudé par l'usage

⁷ François MAURIAC, Préface de 1950 à l'édition dite des Œuvres complètes, Paris, Bernard Grasset, chez Arthème Fayard, T.II., p.V

⁸ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.106

⁹ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, éd. Flammarion, Paris, 1965, p.131

contemporain : fascination. Seul, il rendrait compte du pouvoir qu'exerce cette femme terrible, cette « *maniaque* ».¹⁰ Thérèse fascine les hommes, de même qu'au dernier chapitre, à leur séparation finale, elle fascinait encore Bernard.

D'autre part, le cadre du roman revêt une importance capitale. Dans ce bref récit, l'auteur dépeint un milieu qu'il connaît entre tous, celui de ses propriétaires landais pour qui comptent plus que tout la terre, les pins, la résine et qui marient leurs enfants entre eux pour n'avoir pas à partager le patrimoine, et Mauriac a merveilleusement dit :

« *Cette terre et ce ciel sont en moi à jamais et donc dans les livres sortis de moi.* »¹¹

Il évoque dans son œuvre ces bourgeois qui font de la famille une sorte de prison sacrée, c'est justement dans ce milieu qu'évoluent Thérèse et Bernard. Une jeune femme, intelligente, cultivée, supérieure, Thérèse est mariée à Bernard Desqueyroux, un « *Hippolyte mal léché* ».¹²

C'est effectivement autour de ce couple au caractère singulier que se situe le thème de notre travail. Thérèse, que dévore la nostalgie de l'amour et à qui est donnée l'occasion de comparer son époux à une sorte de poète, Jean Azévédo, tente d'empoisonner son mari, Bernard. Les relations conjugales, sujet toujours d'actualité, méritent d'être étudiées dans un roman tel que Thérèse Desqueyroux.

Mais pourquoi Thérèse a-t-elle accepté d'épouser Bernard ? Et Bernard, lui-même, qu'est-ce qu'il a trouvé d'attirant chez Thérèse ? Voilà des questions qui suscitent préalablement d'être éclaircies, vu que ces questions, une fois la lecture engagée, éveillent toujours la curiosité chez le lecteur soucieux de connaître le destin d'un couple composé de personnes si différentes l'une de l'autre.

François Mauriac romane l'histoire tirée d'un fait divers, celle d'une femme qui a tenté d'empoisonner son mari à l'arsenic, mais en vain. Pour éviter que le scandale n'éclate, Bernard, son pauvre mari, préfère que l'affaire soit étouffée, il la disculpe devant le tribunal qui prononce un non-lieu. Le roman s'ouvre donc sur la

¹⁰ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.124

¹¹ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, éd. Flammarion, Paris, 1965, p.64

¹² François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.27

fin du procès. Et le narrateur fait ensuite une rétrospective, un flash back, sur la vie de la jeune femme pour raconter le parcours de la meurtrière afin de découvrir ce qui l'a amenée à attenter à la vie de son époux. Mais avant d'entrer dans les détails, nous pouvons nous poser les questions suivantes: Qu'est-ce qui unit et qu'est-ce qui sépare ces deux personnages ? Pourquoi ce mariage passe-t-il par cette tentative de meurtre ? Enfin, qu'est-ce qu'ils devront faire pour sauver leur couple? Autant de questions qui demandent autant de réponses !

L'histoire de Thérèse et de Bernard intéresse beaucoup de lecteurs. Thérèse, ce personnage au caractère singulier, incarne l'image incontournable d'une femme moderne avide de liberté et des plaisirs charnels les plus fous. Mais c'est à la fois une femme « *traditionnelle* » qui essaie de se soumettre aux règles de la famille et qui vit comme une victime de la société bourgeoise.

Par contre, dans cette famille où elle se sent persécutée, Thérèse, ce double de l'auteur est tout le temps solitaire, son père la regarde à peine, personne ne cherche à la connaître vraiment par une écoute attentive. D'ailleurs, la présence de leur petite fille Marie n'a pas beaucoup amélioré la vie de Thérèse et de Bernard. Leur ménage connaît ainsi un grand désastre.

Comment expliquer la tentative meurtrière de Thérèse ? D'une part, cette action est-elle une sorte de révolte contre une société provinciale étouffante et un mari incompréhensif ? D'autre part, comment expliquer la tendresse et la sympathie que ressent l'auteur pour cette empoisonneuse ? Et la société, n'a-t-elle pas sa part de responsabilité dans cet échec conjugal?

Ainsi, nous serons amenés à distinguer les causes « *externes* » et les causes « *internes* » de l'échec du couple Thérèse - Bernard. Quel est le rôle de leur entourage et du lieu ? Quel est aussi le rôle des personnages eux-mêmes ? Existe-t-il une fatalité extérieure aux personnages et une fatalité plus dramatique, une fatalité intérieure ?

Pour répondre à ces questions, nous allons procéder à la démarche suivante : de prime abord, nous allons donner dans une première partie de notre travail un succinct exposé de la biographie de l'auteur, suivi de l'analyse de la genèse du personnage principal, ensuite, la deuxième partie sera consacrée à l'étude de ce qui aurait pu sauver le mariage. Finalement, l'analyse des points qui séparent le couple fera l'objet de la troisième partie de notre travail.

Ce plan dialectique nous permettra donc de répondre à notre principale problématique : Pourquoi l'échec du couple ? Sont-ils entièrement responsables de cet échec ou existe-t-il des causes extérieures ?

Ainsi nous tenterons de trouver des réponses à ces questions en essayant de pénétrer les véritables motifs du comportement des personnages, en nous efforçant d'élucider les raisons conscientes ou inconscientes de leurs actes. Bref, une étude psychologique de l'œuvre nous semble la mieux indiquée pour comprendre les problèmes philosophiques illustrés par l'auteur.

PREMIERE PARTIE :

FRANCOIS MAURIAC, SA VIE ET SON OEUVRE

A – FRANCOIS MAURIAC ET SA VIE

Il s'avère maintenant indispensable de faire un exposé sommaire de la vie de Mauriac. Cela nous donnera une vue d'ensemble sur les relations entre l'auteur et l'œuvre elle-même. Quelles nouvelles idées sur le mariage, cette étude pourra-t-elle nous apporter ?

1- L'ENFANCE

a- La naissance

Né à Bordeaux le 11 octobre 1885 dans une famille de la bourgeoisie catholique, François Mauriac tient à ses origines par de profondes attaches :

« Au peu que j'en ai livré durant ma vie dans de pauvres mots, je dois d'avoir vu se tourner vers moi une certaine famille d'esprits attentifs, de cœurs fidèles. »¹³

Il a passé son enfance dans plusieurs lieux girondins qui marquent profondément ses romans. Ainsi, son oeuvre porte fortement la marque de son enfance et de sa jeunesse : d'abord par les images de Bordeaux, sa province natale, des landes girondines qui reviennent constamment sous la plume du romancier, du poète ou du journaliste, et ensuite par la peinture de bourgs dominés par la bourgeoisie viticole, lourds de secrets étouffés.

« Province, terre d'inspiration, source de tout conflit ! La province oppose à la passion les obstacles qui créent le drame... La province nous fournit des paysages... La province nous enseigne à connaître les hommes. La province croit encore au bien et au mal : elle garde le sens de l'indignation et du dégoût. »¹⁴

La vie a gardé pour lui le rythme de cette enfance ; le temps du travail et du repos, du départ pour la campagne et du retour à la ville obéissait à un ordre immuable que réglaient les saisons et la lecture habituelle.

¹³ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, éd. Flammarion, Paris, 1965, p.10

¹⁴ François MAURIAC, Bloc-Notes du Figaro Littéraire de Juillet 1970

François Mauriac est le fils de Jean Paul Mauriac, qui est un riche propriétaire de vignobles, le Château Malagar, où il séjournait pendant les vacances et où il retrouvait régulièrement ses racines, chaque année. L'enfance de Mauriac est ainsi marquée par des voyages et des vacances un peu sauvages, ramenant régulièrement la famille de Mauriac parmi les pinèdes et les étangs ; le futur écrivain y développe un sentiment profond et délicat de la nature, dont il a toujours aimé les refuges, les mystères et les symboles. Voilà ce qu'il a dit magnifiquement sur son domaine de Malagar :

« Je pense surtout à Malagar dont le charme tient pour moi à sa double appartenance : confluent de jadis et de naguère dans aujourd'hui. Il participe à tous les instants de ma vie depuis que je suis né jusqu'à ces confins que j'ai atteints. »¹⁵

François Mauriac est très tôt orphelin de père. Il a vécu une enfance malheureuse :

« Quelle hécatombe autour de mes commencements, a-t-il tristement dit. L'ombre de la mort m'enveloppait. Quand ma mère ouvrait son armoire, je voyais le chapeau de mon père qu'elle avait gardé, énorme et noir. Ce père était parti brusquement avant que je fusse né à la vie consciente. Je ne savais rien de lui. »¹⁶

Après cette tragédie, Mauriac est élevé par sa mère, Claire Caffard, une femme très pieuse. Il reçoit d'elle une éducation religieuse stricte mais pleine de tendresse. En même temps, Louis, le frère de Jean Paul Mauriac, qui est un magistrat de renom, devient le tuteur de François Mauriac et de ses frères.

b- SES ETUDES

François Mauriac a commencé à fréquenter l'école à l'âge de 5 ans lorsqu'il entre au jardin d'enfants de la rue du Mirail. En 1892, il est élève à l'Institution Sainte-Marie, dirigée par les Marianites.

¹⁵ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, éd. Flammarion, Paris, 1965, p.11

¹⁶ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, éd. Flammarion, Paris, 1965, p.67

Elevé selon des principes religieux stricts, Mauriac est entré en cinquième, en 1898, au Collège de Grand-Lebrun, toujours dirigé par les Marianites.

Après avoir commencé ses études de lettres à l'Université de la ville, il prépare l'Ecole des Chartes dans l'espoir de monter à Paris. C'est bien ce qui s'est passé, car une fois la licence obtenue, il a décidé finalement de gagner la capitale, et à abandonner ses études pour se consacrer entièrement à l'écriture.

Cette décision suscite des inquiétudes du côté de sa famille, et en particulier chez sa mère. Il fréquente quelque peu le milieu de Sillon de Marc Sangnier et a un certain penchant pour un christianisme beaucoup plus social que celui qu'il a connu depuis toujours ; le christianisme traditionnel.

Mauriac, une personne qui n'est pas faite pour l'insuccès, vu sa passion pour les études et surtout la lecture, connaît malgré tout un malheureux résultat, quand il était encore en classe de dixième. Voilà comment Mauriac a dévoilé cette déception d'enfance :

*« La conscience du malheur date de mes sept ans, lorsque j'entrai en dixième chez les Marianites, dans cette même rue du Mirail. J'étais toujours dernier, même en lecture, moi qui passais mon temps à lire. »*¹⁷

Cependant, François Mauriac a toujours un regard attentif sur ce qu'il voit et entend, il l'enregistre et le garde au-dedans de lui, et le fait sortir au moment propice :

*« L'artiste, dans son enfance, fait provision de visages, de silhouettes, de paroles ; une image le frappe, un propos, une anecdote... et cela sans qu'il en sache rien, fermenté, vit d'une vie cachée et surgira au moment venu. »*¹⁸

Ainsi, faut-il sans doute l'imaginer sous les traits de cet enfant qui ne se rend pas compte qu'il enregistre tout ce qu'il voit. En un mot, on peut dire que Mauriac était, depuis l'enfance, curieux de tout, sans savoir encore le pourquoi de cette curiosité.

¹⁷ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, Flammarion, Paris, 1965, p.68

¹⁸ François MAURIAC, Le Romancier et ses personnages, Bernard Grasset, 1933, p.3

Persuadé pendant un temps qu'il est plus doué pour la poésie, il se consacre à elle. Ainsi, sa vocation littéraire se déclare de très bonne heure et l'occupe tout entier.

2- La carrière littéraire de François Mauriac

François Mauriac connaît des débuts littéraires heureux, puisque son premier recueil de poèmes, Les Mains jointes, paru en 1909, reçoit les encouragements de Maurice Barrès qui a écrit : « *Votre carrière sera glorieuse.* »¹⁹

C'est en ces termes que Barrès promet le succès à notre jeune poète. Bien que retenant l'attention des milieux littéraires, de Maurice Barrès notamment, il ne sera connu du grand public qu'une dizaine d'années plus tard.

Mauriac persiste dans le genre poétique, avec des recueils comme Adieu à l'adolescence (1911), Orages (1925), qui annoncent déjà la thématique des romans de sa maturité : le désir, l'amour humain, la jalousie, l'amour divin, la perte et la recherche de la présence divine.

Ses premiers romans, L'Enfant chargé de chaînes (1912), La Robe prétexte (1913), analysent les tourments de personnages chez qui les élans de la foi entrent en conflit avec l'appétit de vivre.

En 1913, il épouse Jeanne Lafon, rencontrée chez leur amie commune, Jean Balde, et qui lui donne un premier fils, Claude, en 1914, année de la publication de son roman La Robe prétexte.

Sa carrière littéraire est interrompue par la première guerre mondiale, durant laquelle il sert un moment dans un hôpital de la Croix-Rouge à Salonique. Et ce n'est qu'après la victoire de 1918 qu'il reprend ses activités et publie, en 1921, Préséances, qui le brouille longtemps avec la bonne société bordelaise, puis, en 1922, Le Baiser aux lépreux qui, dans le personnage de Noémie d'Artiaillh, est décrite l'image de l'épouse d'un homme disgracié, Jean Peloeyre, femme transfigurée par l'abnégation de l'amour.

Sa vie est marquée par les mondanités littéraires. Jeune, il fréquente les salons, notamment celui de Natalie Clifford Barney, puis prend des engagements politiques guidés surtout par un idéal chrétien socialisant, le journaliste et politicien

¹⁹ Lagarde & Michard, XXème Siècle, Bordas, 1965, p.459

Marc Sangnier. François Mauriac est avant tout occupé par la composition d'une œuvre romanesque où il se révèle un remarquable analyste des passions de l'âme et un virulent pourfendeur de la bourgeoisie provinciale.

Dans chacun de ses romans, Mauriac développe ce qu'on appelle un peu abusivement son jansénisme. L'illustration des contradictions entre ceux qui font le mal, mais sont parfois touchés par la grâce divine, et ceux qui veulent faire le bien et qui n'y parviennent pas, dans la privation de la présence divine, et en dépit souvent de leurs efforts ou de leur violence.

Les romans de Mauriac qui paraissent surtout entre 1923 et 1968 développent ces ambiguïtés tragiques avec une ampleur de plus en plus envoûtante. Avec Génitrix (1923), apparaît la figure terrible d'une mère possessive et abusive, avec Thérèse Desqueyroux (1927) et la suite de ce roman La fin de la nuit (1935), se dessinent les détours de l'âme d'une empoisonneuse, d'un « *monstre* ».

La qualité de ses romans et de sa poésie lui vaut d'être triomphalement élu à l'Académie Française le premier Juin 1933. Et en 1952, l'année où paraît son roman Galigaï, François Mauriac reçoit le Prix Nobel de Littérature qui, d'une part, enchante certaines personnes, mais enrage certaines autres telles Claudel :

« Je m'étonne qu'on donne le prix Nobel à un écrivain régionaliste. » a-t-il dit. Mauriac le console, à sa manière, la griffe sous le gant de velours : *« Quand je pense à lui, je me sens terriblement indigne d'avoir le prix. Il est si grand Claudel, c'est le Cervin... Si grand qu'il ne peut recevoir que les récompenses éternelles. »*²⁰

Dans les années soixante, il publie ses Nouveaux mémoires intérieurs (1965) et ses Mémoires politiques (1967). Ainsi dans ces Nouveaux Mémoires intérieurs, il est encore une fois obligé de supporter l'indiscrétion de certains photographes :

« Ce n'était pas ma vieille figure qui les intéressait mais le monde obscur où s'est formé l'être que je suis devenu. Je ne sais s'ils connaissaient la

²⁰ Le Monde, 1944--1994, Paris, p.26

phrase de Proust que je cite... : « *Ces lieux que nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité.* »²¹

François Mauriac n'est pas seulement romancier, il est aussi dramaturge. Il s'est laissé tardivement gagné par la scène. Il débute brillamment à la Comédie-Française, en 1937, avec Asmodée, une pièce à la charpente solide dont le héros, d'une duplicité ténébreuse, fait penser à Tartuffe. Sa seconde œuvre, Les Mal-Aimés, écrite dès 1939, mais jouée en 1945, plaît aux connaisseurs par le dépouillement extrême de l'action : en trois actes d'une sécheresse janséniste, l'auteur peint des personnages douloureux qui se torturent sans répit. Passage du Malin (1947) et Le Feu sur la terre n'ont pas connu le même succès.

L'œuvre dramatique de Mauriac semble prolonger l'œuvre romanesque : ici comme là, l'auteur installe son décor du pays landais, dans la chaleur de l'été, au milieu des pinèdes ardentes. Dans ce cadre évoluent des personnages démoniaques, des « *anges noirs* », ravagés par l'ouragan de leurs passions ; tout particulièrement, Mauriac se plaît à peindre des âmes dominatrices qui règnent sur des âmes plus faibles et qui en sont, en même temps, les prisonnières.

Pourtant, la technique dramatique a imposé à Mauriac certaines contraintes :

« *Selon le principe racinien, déclare-t-il à propos des Mal-Aimés, j'ai voulu que, durant ces trois actes, l'action ne fût soutenue que par la passion de mes personnages.* »²²

Comme chez Racine, en effet, un seul incident suffit à faire éclater la crise. Les concessions faites au péché révèlent alors le fond trouble des âmes, mais, en fin de compte, les personnages restent esclaves de leurs destins.

Son dernier roman, Un adolescent d'autrefois reçoit un accueil enthousiaste de la critique en 1969. A cette même époque, le domaine de Malagar, à Saint-Maixant, cadre de son adolescence, obtenu en 1927 à la suite d'un partage familial, est actuellement propriété du Conseil régional d'Aquitaine. Cette maison de l'écrivain, transformée en centre culturel, est désormais ouverte à tout visiteur.

²¹ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, Flammarion, Paris, 1965, p.10

²² P.G CASTEX & G. BECKER, Histoire de la littérature Française, Les études de mœurs, p.820

Si telles sont les étapes de la carrière littéraire de Mauriac, qu'en est-il de son combat politique ? Y met-il la même passion que dans ses œuvres ?

3- François Mauriac et la politique

Tout en poursuivant son œuvre littéraire, Mauriac prend part à de nouveaux combats politiques. Mais il ne faut pas oublier que François Mauriac n'est pas un politicien : il a pour cela trop de passion.

La rencontre entre Mauriac et la politique remonte à l'enfance : lors d'un déjeuner familial, son oncle Louis, homme intègre et fantasque, entendant évoquer une fois de plus la culpabilité de Dreyfus, se lève et quitte la table. Mauriac a alors six ans.

Bien des années plus tard, il se souvient du silence qui suit cet esclandre et du malaise qu'il a ressenti. En communion avec les pensées de son père, disparu trop tôt, et dont les cahiers intimes révèlent les ardentes convictions républicaines, notre écrivain évoque en 1951 « *le criminel détournement de la conscience catholique* »²³ qui marque l'affaire Dreyfus.

Pour lui, ce drame national est la référence historique et personnelle majeure puisque, d'emblée, il pose la question du comportement des catholiques à l'égard de la vérité et celle du sursaut individuel devant les frénésies collectives.

La guerre venue, le chrétien Mauriac, aux côtés de Bernanos, témoigne hautement contre les cruautés de la guerre civile espagnole. Ainsi il prend position sans hésiter.

Sous l'occupation allemande, il entre en contact avec la Résistance et écrit dans des publications clandestines, sous le pseudonyme de Forez, un journal de guerre, *Le Cahier Noir*. Cependant, il sait, en 1944, garder une attitude conciliante envers ceux qui ne partagent pas son patriotisme.

Sa rencontre avec « *Le Sillon* » de Marc Sagnier et sa tentative d'adhérer au courant social-chrétien réussissent à éveiller en lui une mauvaise conscience qui ne s'endort plus. Le caractère mauriacien est rebelle aux embrigadements. Mais dans ses *Mémoires politiques*, il reconnaît sa dette :

²³ Violaine MASSENET, Politique de François Mauriac, publié par Mathieu Scrivat le Mardi 15 Juillet 2003, p.2

*« Le Sillon ne m'en avait pas moins donné dès mes dix-huit ans cette vue simple et nette qui, trente années plus tard, devait me faire prendre parti contre le Général Franco et contre la hiérarchie espagnole, d'abord pour le peuple et le clergé basque, puis pour le prolétariat d'Espagne - et cela en tant que catholique et parce que catholique. »*²⁴

Une autre étape de sa prise de conscience est la guerre de 1914. François Mauriac tente tout pour participer au combat. Mais il doit seulement se contenter du rôle ingrat d'ambulancier. La confrontation avec l'horreur quotidienne le pousse ainsi à se forger une vision critique de l'histoire, proche du nihilisme. Spectateur engagé, François Mauriac se fait le dénonciateur acerbe de la tricherie commune. Il condamne ardemment les déclarations de guerre, les enthousiasmes de commande et l'aveuglement patriotique :

*« Si je n'étais pas né chrétien, confie-t-il, je me ferais anarchiste. »*²⁵

Contrairement à ce qu'il prétend très souvent, notamment dans ses Nouveaux Mémoires intérieurs, Mauriac a fluctué considérablement sur le plan politique, surtout entre 1930 et 1935, périodes de tous les dangers et de tous les malentendus.

Après sa rencontre avec Mussolini dont le pouvoir charismatique le trouble, les incertitudes et les contradictions de François Mauriac s'estompent, lors de la brutale agression de l'Italie contre les Turcs. Il reprend goût à la lutte politique, qui se confond à nouveau pour lui, comme dans sa jeunesse, avec l'espérance chrétienne :

*« Faire de la politique, c'est croire que tout peut être sauvé. »*²⁶

La guerre civile espagnole est à la fois pour lui un aboutissement et un point de départ. Ainsi, pour l'essentiel, dans la recherche de la vérité, l'écrivain se rallie systématiquement à une certaine conception de la dignité de l'homme qu'il se forge autant par son expérience personnelle que par sa lecture assidue des Evangiles, de Montaigne et de Pascal. C'est pour cette raison qu'il dénonce le racisme. C'est

²⁴ Violaine MASSENET, Politique de François Mauriac, publié par Mathieu Scrivat, le mardi 15 Juillet 2003, p.2

²⁵ Violaine MASSENET, Politique de François Mauriac, publié par Mathieu Scrivat le mardi 15 Juillet 2003, p.3

²⁶ François MAURIAC, Conférence de Septembre 1935 à la Société Européenne de la Culture

aussi pour cela qu'il garde ses distances avec le Front populaire. Avant tout, il cherche à préserver son indépendance.

Mauriac reste, après la guerre, profondément attaché à la personne de De Gaulle, qu'il soutient publiquement à partir de 1958.

Les années d'après-guerre le déçoivent. Il est choqué par les excès de l'épuration et plaide la clémence pour les ennemis d'hier tels Henri Béraud et Robert Brasillach, tous deux sont parmi les auteurs célèbres de plusieurs romans. Le premier est gracié, mais Brasillach, lui, n'échappe pas au peloton d'exécution, malgré les efforts de François Mauriac pour le sauver.

Au début de la guerre d'Algérie, en Novembre 1945, Mauriac ne cesse de dénoncer les tabous tels que la violence et la corruption. Chez Mauriac, combat politique et combat spirituel se rejoignent. C'est cette même position morale qui, après Mendès, le pousse à soutenir de Gaulle après son retour au pouvoir. S'il a tant loué l'un et l'autre, c'est parce qu'ils incarnent une image de l'homme d'Etat fondé sur le refus des compromis médiocres et font prévaloir leur volonté sur leur passion. Désormais, sa vision de la politique se confond avec celle du gaullisme. Pour lui, Charles de Gaulle est à la fois l'homme du destin et l'homme de la grâce, le garant de l'unité du pays.

A la fin de sa vie, l'écrivain prend ses distances vis-à-vis de la politique, il évoque la nostalgie des temps et des amis disparus, en homme qui, comme il le dit souvent, sait que la copie est remise et qu'on ne peut rien y reprendre.

En 1970, François Mauriac meurt, la même année que Charles de Gaulle.

4- Mauriac, un écrivain catholique.

Homme de gloire, homme de foi, homme de bien et des biens, Mauriac est aussi l'homme des déchirements. Fils d'une mère pieuse, il reçoit une éducation catholique dont, plus tard, il concilie malaisément les enseignements avec son statut de « *nanti* ».

La référence à Pascal est constante chez Mauriac depuis l'adolescence. Ainsi, on peut mesurer dans ses ouvrages l'importance de l'influence pascalienne qui date des années de Collège et ne se dément jamais. Pascal apparaît à

Mauriac comme le modèle de l'homme de foi, d'une foi vécue plus que traduite intellectuellement dans des raisonnements.

« *Toutes les années de ma vie auront été pascaliennes* ». ²⁷

Le Dieu de Pascal comme celui de Mauriac est le Christ vivant souffrant et ressuscité, et non le Dieu des philosophes et des savants. François Mauriac est convaincu des débats théologiques, mais il sait que sa vocation l'appelle à méditer sur des situations concrètes plus que des idées. Dans cette perspective, ses romans peuvent apparaître comme des expériences qui poussent à l'extrême des situations réelles, en les portant au point où elles éclatent en drames, porteurs d'une signification psychologique.

En fait, la seule question qui passionne vraiment Mauriac est de savoir comment la grâce parvient à triompher du péché qui s'est enraciné en nous.

La vision sombre du monde influence la création de notre écrivain. La majorité de ses personnages sont en effet des êtres déchirés parce que la Grâce leur a manqué : Raymond Courrèges, dans le Désert de l'amour, cherche en vain à se sauver dans le divertissement, Thérèse Desqueyroux, quant à elle, meurt un peu avant de goûter la paix de Dieu.

Ainsi, dans sa vie comme dans ses romans, l'un des grands bienfaits du christianisme est d'avoir donné un sens à la douleur humaine, poussée jusqu'au sacrifice. C'est pourquoi, au-delà de la psychologie, son œuvre s'inscrit dans une perspective racinienne :

« *Le secret enfoui en chaque être et guetté, dans une moiteur caractéristique, par certains héros, tel le Couture d'Asmodée, n'est qu'une réfraction du secret divin ; et la crise se trouve concentrée sur le moment où, au fond de l'abîme, les personnages entrevoient le ciel* ».²⁸

Cependant, ce romancier chrétien, en rupture avec une Eglise et les fidèles « *pharisiens* », accuse ces derniers d'avoir perdu le message du Christ. Son témoignage et son jugement sur le christianisme ne veulent pas dire une adhésion à

²⁷ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, Flammarion, Paris, 1965, p.120

²⁸ Jean-Pierre De BEAUMARCAIS & Daniel COUTY, Dictionnaire des écrivains de langue française, p.1154

l'appareil clérical. Il déteste les pharisiens car il ne peut admettre que l'Eglise practise avec l'injustice ou avec les puissances d'argent :

*« Il n'est pas d'œuvre plus urgente que de libérer l'Eglise gallicane, enchaînée à la droite la plus aveugle, et, depuis l'affaire Dreyfus, la plus criminelle. »*²⁹

Mauriac pense, au moment de sa vieillesse, que l'agonie est le moment de la dernière grâce, c'est pourquoi il attache tant de prix à la dernière parole de Gide :

*« La possession éternelle de l'amour ou son absence éternelle, voilà pour le croyant l'alternative de toute agonie. »*³⁰

Quoi qu'il en soit, François Mauriac reconnaît que pour les simples fidèles comme lui, la religion est, en effet, au sens le plus humain, une consolation, un secours. Il n'y a que la Foi qui fait vivre l'homme et lui donne le calme et la paix.

C'est donc un catholicisme tout intérieur, produit du mystère d'une foi indestructible, qui l'inspire et nourrit sa lutte contre les puissances trompeuses.

B- FRANCOIS MAURIAC ET THERESE DESQUEYROUX

Le roman étudié est écrit à la troisième personne. L'auteur raconte l'aventure de Thérèse en commençant par huit chapitres d'introspection. Thérèse se livre à un « *flash-back* ». Dans la calèche, puis le train, enfin la carriole qui la ramènent à Argelouse, après son procès, elle revoit sa vie et prépare sa défense auprès de Bernard. Les chapitres IX à XIII sont un récit qui retrace la séquestration de l'héroïne, dans la demeure ancestrale des Desqueyroux. Un récit factuel succède à un monologue intérieur. On passe sans transition de l'intimité du personnage à l'extériorité la plus froide. Christian Lagarde a écrit :

« L'un des meilleurs spécialistes de l'œuvre, Jean Touzot, affirme par exemple, dans sa présentation destinée au grand public, que « le narrateur voit

²⁹ Jean-Pierre De BEAUMARCHAIS & Daniel COUTY, Dictionnaire des écrivains de la langue française, P.1154

³⁰ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, Flammarion, Paris, 1965, p.87

tantôt « par derrière », tantôt « avec l'héroïne », ajoutant qu'« également on pénètre avec le narrateur omniscient dans d'autres consciences. »³¹

Même si le roman est écrit à la troisième personne, Thérèse représente le narrateur. En effet, sans être autobiographique, l'histoire de Thérèse comporte beaucoup de points communs avec celle de François Mauriac.

D'ailleurs, le lecteur de Thérèse Desqueyroux ne peut qu'être frappé par la fascination qu'exerce l'héroïne sur les hommes : Thérèse fascine les hommes. Ce charme inné, Mauriac ne l'a-t-il pas programmé, en répétant très souvent, à quelques variantes près, l'universel constat :

« On ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme. »³²

Sans doute l'a-t-il subi, lui-même, en vertu d'une étrange parenté. Pourquoi refuser le concours d'une comparaison classique ? Car il est difficile de ne pas produire le témoignage de Mauriac sur Thérèse, si douloureux que soit le secret qui les réunit l'un à l'autre. Voyons comment il a magnifiquement défini son héroïne :

« En un sens, Thérèse Desqueyroux, c'est moi. »³³

La vie de l'auteur peut en partie expliquer l'œuvre. Durant les années 20, Mauriac lui-même a vécu une difficile épreuve.

L'itinéraire de François Mauriac n'est désormais un secret pour personne, tant de son propre aveu que par l'entremise de ses familiers et biographes ; son enfance bordelaise, dans la bonne bourgeoisie girondine, ses séjours estivaux en Bazadais et à Saint-Simphorien, sa bousculade de lectures, et au moyen de cette douloureuse rupture de 1907, que dépeint avec précision Jean Lacouture. Il n'a pas caché l'épreuve terrible qu'il a supportée lorsqu'il a aimé une femme tout en étant marié et père de quatre enfants. Il a finalement réussi à vaincre cette passion impossible grâce à l'aide d'amis chrétiens. C'est après cette tentation douloureuse qu'il a compris le sens de cette phrase clé de son œuvre « *tout est grâce* » et que l'on

³¹ Christian LAGARDE, Points de vue sur la lande : Pays et identité chez François Mauriac et Bernat Manciet, Lengas, 46, 1999, p.173

³² François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.26

³³ Jean LACOUTURE, François MAURIAC, Paris, Seuil, 1980, p.227

peut dater ce qu'il appelle « *sa conversion* ». Il fuit à Paris où il devient et demeure, de longues années durant, une figure choyée et redoutée du monde littéraire et journalistique.

Tout cela nous montre et raffermit sa ressemblance à son héroïne. Ces lieux girondins, cette passion pour la lecture, ces problèmes sentimentaux, ces voyages estivaux : son héroïne les a vécus. Ainsi, face à l'univers de la réussite professionnelle, « *Bordeaux restera le pôle affectif de Mauriac, et, plus encore que la capitale aquitaine, ces lieux et demeures de la lande et du vignoble, emblématique de la Guyenne, qui l'ont accompagné tout au long de sa vie.* »³⁴

La terre généreuse ou âpre, les paysages qui marquent l'empreinte de l'homme sur la nature sauvage, tour à tour puissants, sages ou violents, mais si différents, suscitent très tôt l'intérêt du citadin policé et laisse dans sa sensibilité une empreinte ineffaçable. Ils redeviennent évidemment le cadre familier de notre romancier :

« *Je prenais possession de la terre, je participerais à la vie végétale, j'avancais dans un mystère que les enfants citadins ignorent toujours.* »³⁵

C'est justement le cas des personnages de Thérèse Desqueyroux. Il n'y a pas un seul personnage dans ce roman qui ne fait de la terre sa raison d'être. Thérèse comme Bernard, le père Larroque ainsi que la famille Desqueyroux peuvent être séparés par la politique, mais jamais par l'amour de la terre :

« *La politique, d'ailleurs, suffisait à mettre hors des gongs ces personnes, qui, de droite ou de gauche, n'en demeuraient pas moins d'accord sur ce principe essentiel : la propriété est l'unique bien de ce monde, et rien ne vaut de vivre que de posséder la terre.* »³⁶

D'autres remarques venant de l'auteur lui-même peuvent encore nous expliciter ce rapport étroit entre sa vie et l'œuvre, Mauriac ne s'est jamais délivré de l'emprise du personnage de Thérèse. Il parle de cette hantise dans le journal inédit de 1906 avec de larges extraits des Entretiens avec Jean Amourache, qui datent de 1952.

³⁴ Jean LACOUTURE, op.cit, p.47

³⁵ François MAURIAC, Mémoires Intérieurs, Flammarion, Paris, 1959, p.10

³⁶ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.59

Voici les faits réels qui ont inspiré l'œuvre : Henriette Blanche Canaby était l'épouse d'un courtier en vins du quai des Chartrons. Le 28 Mai 1906, la cour d'assises de Bordeaux a acquitté du crime d'empoisonnement Madame Canaby, mais elle l'a condamnée à quinze mois de prison pour faux et usage de faux, il s'agit d'une ordonnance semblable à celle que Thérèse s'est procurée à la pharmacie. Cet événement apparaît comme une des sources d'inspirations de Thérèse Desqueyroux :

*« Il est toujours très difficile de dire comment nos personnages naissent. Mais il est certain que quand je réfléchis sur telle ou telle de mes créatures, je retrouve presque toujours la créature vivante, qui n'est quelquefois qu'une silhouette d'où je suis parti. Ainsi, je l'ai raconté et d'ailleurs bien souvent, pour Thérèse Desqueyroux il y a eu d'abord, entre bien d'autres, la vision d'une dame de Bordeaux qui s'appelait Mme Canaby, accusée d'avoir empoisonné son mari ; j'ai assisté à une audience du procès – j'avais dix-sept ou dix-huit ans à ce moment-là et – j'ai gardé le souvenir très vif de cette petite silhouette entre le box des accusés, de cette bouche mince, de cet air traqué, de son regard. »*³⁷

Et notre écrivain poursuit ses révélations à propos de cette créature :

*« Je me suis souvenu des dépositions des témoins, j'ai utilisé une histoire de fausses ordonnances dont l'accusée s'était servie pour se procurer les poisons. »*³⁸

Mauriac a aussi dévoilé les deux autres sources dont il s'est inspiré pour écrire ce roman : la vue d'une jeune femme habitant tout près de lui, qui a épousé un garçon, fils unique de la campagne, très riche et très ordinaire de manières ; cette jeune femme, par contre, était une créature ardente et brûlante, ayant probablement le goût des femmes modernes.

« C'est une chose dont je me suis aperçu bien des années après, a dit Mauriac, en réfléchissant sur certaines circonstances de sa vie ; cet air enfermé

³⁷ François MAURIAC, Souvenirs Retrouvés, 18^{ème} entretien, Fayard, p.126

³⁸ François MAURIAC, Le Romancier et ses personnages, Grasset, Paris, 1933

*derrière les barreaux d'une famille est une chose qui, même adolescent, me frappait énormément. Je crois que c'est de là aussi qu'est venu Thérèse Desqueyroux. »*³⁹

Dans cette œuvre, Mauriac introduit la présence d'un personnage réel qui s'appelle Daguerre, un assassin qui a bien existé dans la vie de l'auteur :

*« Je savais aussi qu'un assassin comme Daguerre, avait été traqué dans ces bois, et c'était un de nos chiens qui l'avait découvert à demi mort de faim. »*⁴⁰

Et, voici la présence emblématique de Daguerre dans l'œuvre :

*« Autant vaudrait s'enfoncer à travers la lande, comme avait fait Daguerre, cet assassin traqué pour qui Thérèse enfant avait éprouvé tant de pitié (elle se souvient des gendarmes auxquels Balionte versait du vin dans la cuisine d'Argelouse) – et c'était le chien des Desqueyroux qui avait découvert la piste du misérable. On l'avait ramassé à demi mort de faim dans la brande. »*⁴¹

³⁹ François MAURIAC, Souvenirs Retrouvés, 18^{ème} entretien, Fayard, p.127

⁴⁰ François MAURIAC, Nouveaux Mémoires Intérieurs, Flammarion, Paris, 1965, p.59

⁴¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.97

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Nous avons vu que la province, les vignobles, la lande ont beaucoup marqué la vie et l'œuvre de François Mauriac. Thérèse Desqueyroux n'est donc pas le fruit du hasard, si on se réfère à la biographie de l'auteur. Etant inspirée de la vie de l'écrivain, cette œuvre est le fruit de ses différentes expériences. Mais nous pouvons nous demander si cette vie landaise et ses manières de vivre tiennent un rôle prépondérant dans la vie du couple Thérèse - Bernard. Le fait d'avoir grandi sur le même terroir aurait-il pu sauver leur mariage?

D'autre part, la biographie de l'auteur nous a montré l'importance de l'élément féminin dans sa vie. On connaît la mort précoce de sa mère, la grande influence de sa tante sur son éducation. Peut-on voir dans ces faits une explication du rôle proéminent de la femme dans son oeuvre?

Nous avons aussi souligné les liens existants entre les faits réels observés par la curiosité de l'écrivain et Thérèse Desqueyroux : Mme Canaby par exemple qui a empoisonné son mari. De plus, nous ne pouvons pas oublier de citer le caractère passionné de Thérèse comme celui de l'auteur lui-même.

Par-dessus tout, il faut retenir de cette étude la présence d'un thème récurrent dans ses poèmes, comme dans son théâtre et ses romans, un thème qui le rapproche de Pascal et de Bernanos, celui du déchirement intérieur des personnages entre le bien et le mal, ce combat incessant entre Dieu et satan. Peut-on en conclure que l'œuvre mauriacienne reste avant tout une aventure de la foi catholique ? En plus des autres causes, l'absence apparente de l'intervention divine dans le roman est-elle une explication essentielle de l'échec du couple Thérèse - Bernard ?

L'auteur, tout au long du récit, expose la présence, si moindre soit-elle, de la tension qui mine la vie des époux. Ainsi, il faudrait étudier tout d'abord, les points qui unissent les deux conjoints. Nous développerons dans le chapitre deux de notre travail ce qui rapproche le couple ; ensuite le chapitre trois sera consacré à l'étude de leurs différences et les conséquences néfastes provoquées par cette opposition.

DEUXIEME PARTIE :

CE QUI UNIT LE COUPLE

Union légale d'un homme et d'une femme, le mariage est l'une des façons décidées par le couple pour montrer, et notamment pour renforcer, leur amour devant Dieu et aux yeux du monde. Thérèse et Bernard Desqueyroux sont unis par ce lien sacré du mariage. Et notons que pour les catholiques, ce lien est indissoluble. Quelles sont les diverses raisons qui les ont amenés à prendre cette décision importante de leur vie ? Ce mariage est-il le résultat d'un choix personnel ou au contraire une contrainte familiale ? Leur a-t-il apporté le bonheur qu'ils espéraient ?

A- DECISIONS PERSONNELLES

Les causes du mariage de Bernard et Thérèse peuvent être, , analysées sous différents angles. Tout d'abord, ce mariage est, peut-être, dû aux sentiments réciproques du couple, étant donné que personne ne les a forcés à se marier. Bernard ayant succombé au charme de cette jeune femme, charmante et intelligente, accepte de la prendre comme épouse. Les habitants de la Lande eux non plus ne sont pas indifférents au charme de cette créature qui « *d'instinct retrouvait ce sourire qui faisait dire aux gens : « on ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme.* »⁴² L'auteur évoque deux fois cette expression, la première à la page 19 et la seconde à la page 26, car il veut insister sur l'attrait qu'exerce son héroïne sur son entourage et notamment sur son mari. Bernard ne peut pas nier le fait qu'il est conquis par cette femme charmante. Certes, il dit en souriant à sa fiancée: « *Je ne courais pas après vous* »⁴³, mais cela ne l'empêche pas d'être, malgré lui, la proie de ses attraits.

Cependant, Bernard, d'après l'auteur « *n'avait montré aucune hâte pour accélérer le mariage* »⁴⁴ . D'un côté, ce mariage semble s'être réalisé principalement à cause de la volonté de Thérèse. Sa belle mère est allée jusqu'à insinuer que c'est Thérèse qui l'a voulu : « *elle l'a voulu, elle l'a voulu* ».⁴⁵

Pour Thérèse, Bernard représente le seul parti possible parmi les garçons du village. D'abord, ils ont pratiquement grandi ensemble. Ils appartiennent

⁴² François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.14

⁴³ François MAURIAC, op.cit, p. 30

⁴⁴ François MAURIAC, op.cit, p. 30

⁴⁵ François MAURIAC, op.cit, p.30

à la même classe sociale, celle de la bourgeoisie landaise et c'est le seul garçon de l'endroit qui ait fait des études supérieures. Il a suivi des cours de droit à Paris.

Voici comment Thérèse caricature Bernard : « *Au vrai, il était plus fin que la plupart des garçons que j'eusse pu épouser... Sous la dure écorce de Bernard, n'y avait-il pas une espèce de bonté ?* »⁴⁶ Nous savons que Thérèse est très sensible aux marques d'intelligence des gens, de plus, Bernard n'a jamais montré une quelconque méchanceté vis-à-vis des autres. Durant leurs fiançailles, lorsqu'ils se promenaient dans les landes, elle était en adoration devant lui. Si l'on ne peut parler d'amour, il faut admettre qu'au moins durant leurs fiançailles, une véritable attirance les a réunis.

D'autre part, comme toute jeune fille bourgeoise, elle reconnaît qu'elle voulait « *se caser* » le plus vite possible pour accéder au statut social de femme mariée.

Par-dessus tout, par le mariage, Thérèse pense se rapprocher de la sœur de Bernard, Anne, qu'elle aime beaucoup. Durant les préparatifs du mariage, alors qu'elle discute avec Anne de l'événement, l'auteur dit : « *Jamais Thérèse ne connut une telle paix* ».⁴⁷ L'existence d'Anne a sans nul doute joué un grand rôle dans la décision de Thérèse.

Cependant, il existe une raison plus secrète, plus confuse, celle de « *se sauver* » selon ses propres termes :

« *Peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un refuge. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique ?* »⁴⁸

De quoi a-t-elle peur ? De quel péril veut-elle se protéger par le mariage ? A ce moment-là, rien n'est clair pour elle. Mais l'auteur omniscient nous donne déjà une indication lorsque deux pages plus loin, il écrit :

« *Ce qu'elle croyait être la paix...n'était que le demi-sommeil, l'engourdissement de ce reptile dans son sein* ».⁴⁹

S'agit-il du « *monstre* » en elle, celui qui la poussera à la tentative de meurtre ? Peut-être qu'elle espère confusément que Bernard la protègera d'elle-

⁴⁶ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.26

⁴⁷ François MAURIAC, op.cit, p.32

⁴⁸ François MAURIAC, op.cit, p.40

⁴⁹ François MAURIAC, op.cit, p.42

même comme le confirme sa réponse au jeune homme lorsque celui-ci remarque qu'elle a encore des idées fausses dans la tête : « *A vous de les détruire, Bernard.* »⁵⁰

CONCLUSION PARTIELLE

Bernard consent à épouser Thérèse car, sans l'aimer à la folie, il est gagné par son charme et pense qu'elle fera une bonne mère.

Quant à Thérèse, les raisons de son consentement au mariage sont plus complexes. Elle apprécie le fait que Bernard soit sorti de son « trou » en étudiant à Paris, elle entrera dans la famille d'Anne, sa seule amie. En plus, Elle voudrait être rassurée contre les périls qui pourraient survenir dans sa vie. Jamais elle ne paraissait si lucide qu'à l'époque de ses fiançailles. Elle pensait trouver « *l'endroit* » idéal pour se cacher. Ainsi, il y avait en elle une peur irraisonnée qui la portait vers Bernard. Ce garçon au corps un peu lourd, à l'esprit solide, aux goûts simples, sûr de lui, fort de ses traditions, de sa famille, de ses propriétés lui paraissait alors l'homme le plus propre à lui assurer une sécurité qui lui manquait. Cette hâte d'épouser Bernard a montré une profonde faiblesse : c'est une sorte d'appel au secours, pour que cesse une impression encore confuse d'angoisse, pour qu'on la délivre d'une peur inconsciente de la solitude. Pour Thérèse, ce mariage est comme une bouée de sauvetage. Elle lance en fait un appel au secours Elle pense y trouver le bonheur, la joie de vivre et surtout l'amour qui lui a été depuis toujours refusé. Donc, non seulement, Thérèse et Bernard sont favorables au mariage, mais de surcroît, les deux familles ont intérêt à les marier.

B- ROLE DE L'ENTOURAGE

1- ANNE ET THERESE

Une des raisons qui ont poussé Thérèse au mariage est la joie puérile qu'elle éprouve à devenir la belle-sœur d'Anne, sa très chère amie d'enfance. Le lecteur du roman qui suit le raisonnement de Thérèse ne peut qu'être frappé de

⁵⁰ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.41

l'insistance sur ce qu'on nommera le préalable Anne de la Trave. D'emblée on lit dans sa conversation avec son mari : « *C'était d'elle (d'Anne) qu'il faudrait d'abord entretenir Bernard.* »⁵¹ *D'ailleurs, dans le monologue intérieur* qu'elle tient dans le train après le procès, c'est presque toujours le nom d'Anne qui revient, usurpant la place du mari à qui pourtant est adressée sa confession. Avant le mariage de Bernard et de Thérèse, ces deux jeunes filles étaient inséparables comme les deux doigts de la main. Elles sont liées par une amitié juvénile intense. La présence d'Anne procurait à Thérèse tellement de bonheur qu'elle se sentait paisible et calme à ces moments là seulement. A son corps défendant Anne jouait pour son amie un rôle de révélateur. « *Devant ce miroir trop pur Thérèse sentait en elle-même un fourmillement de bêtes inconnues.* »⁵² avouait-elle à elle-même en regardant Anne.

Avant le mariage et pendant les vacances, les deux jeunes filles avaient l'habitude de se promener dans les landes pendant plusieurs heures. Thérèse était « *insatiable de sa présence.* »⁵³ Qu'est-ce qui attire tant Thérèse vers cette enfant qui n'a pas les mêmes goûts qu'elle, cette enfant un peu sotte, qui n'aime pas lire ?

On peut alléguer que Thérèse aime en Anne la pureté de l'enfance. Elle reconnaît cependant que ce qu'elle croit être de la pureté est plutôt de l'ignorance. Plus tard, après son mariage avec le fils Deguilhem, Anne ne l'intéressera plus. Or, cette espèce d'innocence qui caractérise les enfants joue un grand rôle dans l'œuvre de Mauriac comme dans celle de Bernanos. Dans Nouvelle Histoire de Mouchette, l'héroïne de Bernanos, Mouchette, âgée de 14 ans, accède au paradis grâce à son innocence, malgré son suicide à la fin du roman. En effet, pour ces deux écrivains, la recherche de la pureté semble une forme de la recherche de Dieu. Sans le savoir, Thérèse montre par son attirance vers Anne, une soif cachée et ardente de sainteté. Or, Dieu seul est saint. Donc, à travers son désir constant de la présence d'Anne, on peut aussi déceler un désir inconscient de la présence du Dieu saint.

⁵¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p. 20

⁵² Jean TOUZOT, Préface et Commentaires sur Thérèse Desqueyroux, Librairie Générale Française, 1989, p. 9

⁵³ François MAURIAC, op.cit, p.36

« Cette trouble lueur de joie, elle ne savait pas alors que ce devait être son unique part en ce monde. »⁵⁴

Toutefois, certains détails de leur relation ont fait dire à des critiques comme Jacques Petit que cette amitié n'est pas tout à fait pure. Ce désir de rencontrer Anne, ce grand chagrin, son angoisse en son absence ont pu faire penser que Thérèse éprouve pour elle plus que de l'amitié, peut-être même un désir saphique. Ce qui confirme cette thèse, c'est la jalousie extrême de Thérèse lorsqu'elle apprend qu'Anne et Jean Azévédo s'aiment. Elle prend la photographie de Jean, envoyée par sa belle-sœur, et cloue une épingle dans son cœur avant de la déchirer et de la jeter dans les toilettes. Ce geste qui s'apparente à de la magie noire ne peut se comprendre que si on prête à Thérèse un trouble extrême dû peut-être à une blessure amoureuse profonde, à un désespoir mystérieux.

Les contradictions du personnage sont évidentes. En elle subsiste côté à côté deux sentiments tout aussi sincères l'un que l'autre. La soif de Dieu et un désir enfoui pour le mal.

2- ACCORD DES PARENTS

En outre, la famille Desqueyroux, aveuglée par l'amour des pins et aussi voyant la grande étendue de terre dont Thérèse est la propriétaire accepte volontiers le mariage. Il est évident que ce mariage répond parfaitement au « *vœu des deux familles* »⁵⁵. D'après eux, les propriétés de Bernard et de Thérèse, laquelle a en sa possession plusieurs hectares de forêt, sont faites pour se confondre. Alors comment ne pas songer à les unir ? Ainsi, les deux familles se mettent d'accord pour marier leurs enfants. Pour Madame de La Trave par exemple, elle escompte bien des avantages pour son fils d'une alliance avec les Larroque qui sont une famille aisée d'Argelouse. Elle trouve que : « *ce n'était pas mauvais d'avoir un pied dans les deux camps.* »⁵⁶ Le père de Thérèse, en effet, pourrait leur servir. Cette femme profite de l'occasion pour monter dans la hiérarchie sociale parce que Monsieur Larroque,

⁵⁴ François MAURIAC, op.cit, p.34

⁵⁵ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.25

⁵⁶ François MAURIAC, op.cit, p.26

maire et conseiller général, a le bras long. Il peut donc les aider à faire prospérer leurs propres affaires.

Et Monsieur Larroque, de son coté, se réjouit de voir les vacances à Argelouse rapprocher Thérèse de Bernard. « *Cet anticlérical* », bien entendu, fait tout pour pousser sa fille à accepter le mariage avec Bernard. Il a hâte de se débarrasser de sa fille unique. Cet égoïste a montré un grand soulagement après le mariage. « *Heureusement, a-t-il dit, elle ne s'appelle plus Larroque. C'est une Desqueyroux...il respire.* »⁵⁷ Monsieur Larroque est donc satisfait de ce mariage car Thérèse, une fois mariée, ne porte plus son nom de famille mais celui de Desqueyroux. Surtout, après le scandale du procès, il ne veut pas que son nom soit souillé, étant donné la place qu'il occupe dans la vie sociopolitique. Le père de Thérèse tout en étant misogynie, ne vit que pour sa carrière politique.

Il est donc indiscutable que l'intérêt a commandé ce mariage et l'a emporté sur l'amour. Thérèse est plus riche que Bernard ; c'est bien par les hectares de pins qu'elle possède, que Thérèse a séduit la famille Desqueyroux. Tout le monde sait que la terre et les pins ont une valeur inestimable dans la vie des campagnards. Les parents des deux jeunes gens ont donc « *la propriété dans le sang.* »⁵⁸ Ce sont surtout les propriétaires terriens qui sont très considérés dans la société bourgeoise landaise.

C'est pourquoi, « *tout le pays les mariait parce que leurs propriétés sont faites pour se confondre, et le sage garçon était, sur ce point, d'accord avec tout le pays.* »⁵⁹

Le mariage de Thérèse et de Bernard est célébré de façon à la fois moderne et traditionnelle. Les fiançailles, lesquelles sous-entendent la volonté du couple à aller jusqu'au bout de leur engagement, précèdent le mariage religieux. La consécration du mariage, effectuée dans l'église exiguë de Saint-Clair rassemble beaucoup d'invités, regroupant les parents du couple, toute leur famille et surtout les villageois. Ainsi, cette célébration festive purement paysanne réunit « *plus de cent métayers et domestiques qui avaient mangé et bu sous les chênes.* » C'est un mariage selon la pure tradition.⁶⁰

⁵⁷ François MAURIAC, op.cit, p.26

⁵⁸ François MAURIAC, op.cit, p.31

⁵⁹ François MAURIAC, op.cit, p.31

⁶⁰ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.34

Toutefois, le voyage de noces aux lacs italiens ainsi que la présence de l'automobile qui raccompagne les époux après la fête, prouvent le caractère moderne de la cérémonie. Le couple vit à cheval entre les traditions et la modernité.

*« Au soir de cette noce mi-paysanne, mi- bourgeoise, des groupes où éclataient les robes des filles obligèrent l'auto des époux à ralentir, et on les acclamait. »*⁶¹

CONCLUSION PARTIELLE

La façon dont a été célébré leur mariage prouve bien qu'il ne s'agit pas tellement d'un mariage d'amour, mais plutôt d'un mariage arrangé, « traditionnel ». Plus que marier deux personnes, la famille a procédé au mariage de deux domaines, avec la bénédiction des habitants du pays. On assiste à l'union des enfants de Seigneurs de la terre, car les deux familles sont les plus riches propriétaires fonciers des landes.

3- LEUR FILLE, MARIE

Thérèse et Bernard ont eu, peu après leur mariage, une fille, Marie. Bernard s'est réjoui d'apprendre la nouvelle de sa future paternité. Cet homme a accordé beaucoup d'importance à l'arrivée de son héritière. Ainsi, il dit qu' « *il vaut mieux l'avoir tout de suite, après, on n'aura plus à y penser.* »⁶² Pour lui, cette période est inoubliable. Il est très heureux et « *contemple avec respect la femme qui porte dans ses flancs le maître unique de pins sans nombre.* »⁶³ En vérité, Bernard se soucie beaucoup plus du bien-être de l'enfant que de celui de la mère. Thérèse en est consciente : « *Il se souciait non de moi, mais de ce que je portais dans mes flancs.* »⁶⁴ Cet état d'esprit de père égoïste est fort critiqué par Pascal. Pour ce

⁶¹ François MAURIAC, op.cit, p. 34

⁶² François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.46

⁶³ François MAURIAC, op.cit, p.46

⁶⁴ François MAURIAC, op.cit, p.75

philosophe, cela fait partie de la « *plus basse des conditions du christianisme, vile et préjudiciable selon Dieu.* »⁶⁵

Après la tentative d'assassinat de Thérèse sur son mari, la présence de Marie a pour un court laps de temps réuni les deux mariés. Lorsque Thérèse doit comparaître au tribunal, protéger l'honneur de Marie est leur préoccupation primordiale. C'est pour leur fille qu'ils ont cherché ensemble la meilleure façon de gagner le procès : « *Jamais les deux époux ne furent mieux unis que par cette défense, unis dans une seule chair, la chair de leur petite Marie.* »⁶⁶ Exceptionnellement, ils ont le même but, sauver Thérèse de la prison, pour sauver Marie de la honte.

De leur côté, Les de La Trave s'occupent soigneusement de Thérèse dès qu'ils savent qu'elle est enceinte, même si c'est par pure hypocrisie. Thérèse n'est pas dupe. Elle pense, « *ils vénéraient en moi un vase sacré ; le réceptacle de leur progéniture.* »⁶⁷ Pour la bourgeoisie landaise, la femme n'est faite que pour procréer. Son intelligence n'est pas très importante pour eux, l'essentiel est qu'elle perpétue la descendance.

Ainsi, même si le comportement de Thérèse montre qu'elle ne mérite pas le nom de mère, certains passages révèlent en elle l'amour maternel. En revenant de B, dans la calèche, elle se réjouit d'avance en pensant à revoir sa fille :

« *La jeune femme entendra, dans les ténèbres, ce sommeil d'enfant ; elle se penchera, et ses lèvres cherchent comme de l'eau, cette vie endormie.* »⁶⁸

De plus, lorsqu'elle a voulu se suicider, c'est vers sa fille qu'elle va pour chercher du secours et n'oublie pas de lui dire adieu. En regardant sa fille endormie, elle s'étonne de verser quelques larmes, elle qui ne pleure jamais. !

⁶⁵ François MAURIAC, Souffrances et Bonheur du Chrétien, Bernard Grasset, Paris, 1931, p.21

⁶⁶ François MAURIAC, op.cit, p.14

⁶⁷ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, Paris, 1927, p.75

⁶⁸ François MAURIAC, op.cit, p.12

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

Thérèse et Bernard ont décidé de se marier car ils ont l'un pour l'autre une attirance réelle. Ils ont abordé la vie commune avec espérance. D'ailleurs plusieurs points communs les unissent. Les biens matériels tels les pins, l'argent, la terre les rapprochent et font partie des raisons qui les poussent à fonder une famille.

Cette relation se base aussi sur « *l'Esprit de famille, deuxième titre pressenti* »⁶⁹ quand il a écrit une première étape de l'œuvre, dont alors Bernard et non Thérèse apparaissait être le porte-parole de l'auteur. Les membres de la grande famille se mêlent inconditionnellement à la vie du couple, plus particulièrement la belle-mère de Thérèse. Cette ingérence familiale ne pouvait que nuire au couple. Ensuite, la grande amitié entre Thérèse et Anne, sa future belle-sœur, constitue pour l'héroïne une raison majeure à leur mariage.

Les époux sont aussi liés grâce à leur appartenance à la vie bourgeoise. La mentalité, les traditions, la culture bourgeoise et landaise scellent leur union. De plus, le couple a été bénit par la naissance d'une fille.

Il semble donc que leur mariage promettait des jours heureux ensemble. Cependant, cette emprise de la grande famille sur le couple, le poids des traditions ne sont-ils pas des causes de trouble pour les mariés ? Ce bonheur ne serait-il pas une simple apparence ? Pourra-t-il durer ? Nous allons voir dans la troisième partie de notre travail que leur union n'est que superficielle et que le vers est dans le fruit.

⁶⁹ Jean TOUZOT, Préface et Commentaires sur Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1989, p.145

TROISIEME PARTIE :

CE QUI OPPOSE LE COUPLE

A- DIFFÉRENCES FONDAMENTALES

Bernard et Thérèse se sont mariés car, en apparence, tout semble les réunir. Mais une étude plus approfondie de leur vie de couple montre une différence fondamentale dans leur vision du monde. Leur philosophie, leurs intérêts particuliers s'opposent diamétralement. Ils représentent chacun deux mondes si éloignés l'un de l'autre qu'ils deviennent des mondes ennemis. Aucune coexistence ne semble possible.

1- LA« RACE » IMPLACABLE DES SIMPLES ET LA TRADITION

C'est ainsi que Thérèse qualifie Bernard et Anne, de personnes « *simples* ». Ce terme n'est pas forcément péjoratif. Il signifie seulement que ce sont des gens normaux, peu compliqués, avec une intelligence moyenne, qui pensent et agissent selon les normes de leur société. Leur vie est liée intimement à la tradition.

Les cadres géographiques, sociologiques de l'œuvre, sont intimement liés à la Lande et ont un grand rapport avec la vie du couple. L'auteur par l'utilisation des termes propres à la vie paysanne, dépeint l'appartenance des Desqueyroux à la classe traditionnelle. Bernard reflète bien l'image de cette présence paysanne qui tient encore à la tradition. Bernard s'habille vite, « *en paysan (à peine trempait-il sa tête dans l'eau froide)* ». ⁷⁰ Comme nous le savons, s'il y a une région qui respecte encore les traditions, c'est surtout la campagne. Les gens y trouvent toutes sortes de vestiges qui marquent encore l'ancienneté des maisons ou encore leurs us et coutumes. La vie s'y organise « *en cercles concentriques de plus en plus diffus autour d'un univers matriciel, isolé et clos, le quartier* ». ⁷¹ Argelouse est vraiment une sorte de « *finistère* »⁷², une extrémité de la terre, où l'on accède malaisément et rarement car la route est défoncee, et aucune auto n'osera s'y engager, surtout la nuit ; Puisque le couple vit dans « *ce quartier perdu* »⁷³, il leur est difficile de sortir,

⁷⁰ François MAURIAC, op.cit, p.56

⁷¹ LAGARDE, Point de vue sur la lande : Pays et identité chez François Mauriac et Manciet, 1999, p.171

⁷² LAGARDE, op.cit, p.171

⁷³ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Grasset, 1927, p.24

de s'ouvrir au monde, c'est pourquoi toute chose, tout événement, soit-il infime ou banal, connaît une amplification, un retentissement extrême. Ainsi, il n'y a pas trop de communication avec l'extérieur, vu leur appartenance à ce monde du silence. L'auteur lui-même, en a fait un leitmotiv de son roman : « *le silence d'Argelouse* ».⁷⁴

Ce silence empêche Thérèse de dormir : « *Elle préférait les nuits de vent, - cette plainte indéfinie des cimes recèle une douceur humaine. Les nuits troublées de l'équinoxe l'endormaient mieux que les nuits calmes* ».⁷⁵ Thérèse se sent donc menacée par cette tranquillité. Elle ne trouve pas de joie à vivre dans cette famille qui valorise encore tout ce qui touche au passé. Elle veut tant sortir de cette discrédition provinciale qui remplit toute la population d'Argelouse, les gens ont encore l'esprit borné, ne se soucient que des « *apparences* ».⁷⁶

« *J'ai été créée, pense Thérèse, à l'image de ce pays aride et où rien n'est vivant, hors les oiseaux qui passent, les sangliers nomades.* »⁷⁷ Son âme reflète un paysage, et réciproquement la nature autour d'elle est à son image, comme une projection agrandie des régions mystérieuses de son âme, avec leurs routes et leurs sentiers, leurs forêts silencieuses ou plaintives et l'appel parfois des bêtes qui s'y cachent. Le spectacle de la nature nous renvoie à celui de l'humanité et « *la vie secrète des hommes apparaît en accord profond avec la vie des plantes ou des animaux.* »⁷⁸ Thérèse aime la nature environnante, mais elle ne supporte pas l'esprit des habitants qui leur donne un comportement bestial. Par exemple, Bernard, au saut du lit, file « *comme un chien à la cuisine* »⁷⁹ et sa femme est semblable à une « *bête tapie qui entend se rapprocher la meute* ».⁸⁰ Mauriac, mettant en exergue toutes ces comparaisons, propose ainsi tout un bestiaire, qui nous rappelle d'abord que le comportement de l'homme, qui ne cherche que l'assouvissement de ses besoins, reste profondément animal, commandé par des instincts primitifs et violents. Cette animalité de l'homme est l'une des raisons qui accentuent les problèmes conjugaux

⁷⁴ François MAURIAC, op.cit, p.101

⁷⁵ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.101

⁷⁶ François MAURIAC, op.cit, p.64

⁷⁷ François MAURIAC, op.cit, p.89

⁷⁸ Maurice MAUCUER, « Thérèse Desqueyroux », Hatier, « Profil d'une œuvre », 1970, p.71

⁷⁹ François MAURIAC, op.cit, p.56

⁸⁰ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.60

entre Thérèse et Bernard. Les gestes de Bernard ainsi que sa façon de parler irritent son épouse comme son accent qui lui est tellement insupportable, « *cet accent ignoble et qui fait rire partout ailleurs qu'à Saint-Clair* »⁸¹ ; et le patois que Mauriac ne transcrit pas mais que Bernard parle couramment avec les métayers. Il n'y a ni finesse ni véritable savoir-vivre dans les habitudes de cet homme modeste, par exemple, il « *déjeunait sur le pouce d'une carcasse, d'une tranche de confit froid, ou encore d'une grappe de raisins et d'une croûte frottée d'ail ; son seul bon repas de la journée* ».⁸² Le comportement de Bernard Desqueyroux apparaît ainsi en parfaite harmonie avec la tradition et son cadre de vie. Et pourtant Bernard, comme spécimen de cette catégorie sociale, ne rebute pas trop.

Mais sa famille montre tous les défauts de ce culte des « *apparences* ». Ils sont remplis de préjugés pour les étrangers comme pour la famille d'origine juive de Jean Azévédo. Ils se croient supérieurs aux autres alors qu'ils vivent comme des fossiles, enfermés dans leur province reculée. Un esprit conservateur leur fait penser qu'ils appartiennent à un « *univers bien-pensant* », que tous ceux qui diffèrent d'eux, comme Thérèse, sont des « *monstres* ». Ils excluent de leur « *bonne* » société ceux qui n'en suivent pas les règles. Et que sont ces soi-disant « *règles* » non écrites ? D'abord, l'insertion dans la famille bourgeoise landaise et l'acceptation de son esprit étroit constituent l'identité même de l'individu. Celui-ci ne vit que comme un membre du clan. Il n'y a pas d'identité individuelle. Il faut penser et vivre pour le clan et par le clan. Surtout, il ne faut jamais rien dire du mal de celui-ci. Il est sacré.

Un jour, au restaurant, Thérèse a dit une vérité blessante sur la famille Desqueyroux. Bernard lui répond fermement : « *Tu vas trop loin, Thérèse, permets-moi de te le dire ; même en plaisantant et pour me faire grimper, tu ne dois pas toucher à la famille* »⁸³. L'honneur de la famille passe avant toute chose pour les Desqueyroux, pour les de La Trave et pour les Larroque. Il ne faut pas que les gens pensent du mal d'eux. Le qu'en dira-t-on prime sur la vérité. Ils sont prêts à tout, même à corrompre, à mentir s'il le faut.

L'apparence, cela seule compte. S'ils ont tout fait pour que Thérèse soit acquittée au tribunal, bien qu'ils sachent très bien qu'elle est coupable, c'est pour

⁸¹ François MAURIAC, op.cit, p.90

⁸² François MAURIAC, op.cit, p.56

⁸³ François MAURIAC, op.cit, p.42

l'honneur du nom et non par amour pour la jeune femme. Pour eux, la fin justifie les moyens. C'est pourquoi, ils sont hypocrites et cachent souvent la vérité. « Le silence d'Argelouse » détint sur leur comportement. Il ne faut pas parler des tares familiales. La tante Julie Bellade, dans la famille Larroque, a été rayée de la liste familiale, on ne parle plus jamais d'elle, comme si elle n'avait pas existé. Pourquoi ? C'est qu'elle a « fauté » vis-à-vis de la famille. Alors, celle-ci n'hésite pas à l'éliminer de leur vie. A-t-elle quitté Argelouse ? Est-elle morte ? Personne ne sait et ne saura jamais. Christian Lagarde a écrit :

« *Le monde de l'ancienne Lande fait de conservatisme (au sens le plus large du terme) par rapport à l'honneur, aux coutumes, aux rites, à une religiosité où se mêlent stricte observance et pratiques païennes ou magiques, se révèle éminemment consensuel, à travers le roman occitan... tout cela est dénoncé avec véhémence comme entaché d'hypocrisie, comme une véritable conspiration du silence face à laquelle seule la révolte individuelle peut s'avérer salvatrice.* »⁸⁴

Il n'est donc pas étonnant que pour Thérèse, la vie familiale à Argelouse prenne les allures d'un lieu clos, étouffant comme une prison. Thérèse s'y sent prisonnière parce qu'elle est « *emmurée vivante* ».⁸⁵ Il est donc difficile pour le couple de trouver une entente parce que Thérèse est une femme moderne qui, même si « *la lande a gardé son cœur* », trouve qu'elle n'est pas à sa vraie place dans cette famille trop traditionaliste.

« *Qu'est-ce que sa tentative d'assassinat contre son mari sinon un dernier sursaut, désespéré, pour échapper à la pesanteur de son milieu social ?* »⁸⁶

En effet, la famille Desqueyroux, pour soit-disant sauver leur honneur, n'hésite pas à la tuer à petit feu en l'isolant dans la demeure des Desqueyroux où elle devient de plus en plus malade. Elle n'a le droit de voir ni de parler à personne.

⁸⁴ LAGARDE , Points de vue sur la lande : Pays et identité chez François MAURIAC et Manciet, 1999, p.176

⁸⁵ LAGARDE, op.cit, p.176

⁸⁶ JEAN-LUC, Thérèse ou l'itinéraire d'une femme libre, p.5

CONCLUSION PARTIELLE

La belle famille de Thérèse, son mari, son père appartiennent à un groupe d'individus où seuls comptent le monde matériel et l'opinion publique. Christian Lagarde écrit :

« *Ils (les bourgeois mal dégrossis) appartiennent ensemble, en effet, au monde de l'animalité, face à celui de l'esprit, incarné par Jean Azévédo, et vers lequel tend Thérèse* »⁸⁷

Démasqués, ces gens apparaissent aussi monstrueux que Thérèse qu'ils qualifient de « *monstre* ».

2-LA RACE DES INTELLECTUELS ET LA MODERNITE

La race des intellectuels et de la modernité est donc représentée par Thérèse Desqueyroux et Jean Azévédo. La modernité est l'essence même de la vie de Thérèse. Cette femme, depuis sa jeunesse, est hantée par ce sentiment de modernité. Thérèse se passionne pour la lecture et les histoires romantiques. La passion la ronge, elle veut vivre comme font les femmes modernes : maîtresses de leur propre vie, indépendantes et libres de choisir ce qui les passionne. Thérèse se veut être un esprit émancipé. « *Elle doit à son père son agnosticisme et sa culture laïque* ».⁸⁸ Sa fréquentation du lycée lui a permis d'exercer son esprit critique, mais aussi de cultiver une morale qui bride sa vraie nature de passionnée. Cette femme, contrairement aux usages de son époque et de son milieu, est cultivée. Elle dépasse son mari en intelligence, en finesse d'esprit, au point de décontenancer cet homme sûr de lui, et de le faire douter de ses valeurs bourgeoises et terriennes. Elle souffre de son inadaptation à la société bourgeoise d'Argelouse.

Michel Raymond a magnifiquement mis en exergue la présence de cette génération angoissée qui, après la première guerre mondiale, n'arrive pas à atteindre le dépassement de soi. Il écrit :

⁸⁷ LAGARDE, Points de vue sur la lande : Pays et identité chez François Mauriac et Bernat Manciet, 1999, p.66

⁸⁸ JEAN-LUC, Thérèse ou L'itinéraire d'une femme libre, p.5

« Il y a eu, dans les années vingt, cette génération de l'inquiétude : elle souffrait d'un élan qui n'avait pas trouvé de quoi se satisfaire ; elle laissait voir une recherche impatiente des valeurs ».⁸⁹

Désormais, cette génération, voyant l'évolution des choses et essayant de la suivre et de s'y adapter, exige l'établissement d'une nouvelle échelle de valeurs. Alors, tout ce que Thérèse ressent émane de ce désir du progrès humain, elle est l'image même de son siècle. Et comme les femmes ne se considèrent plus actuellement comme étant la propriété du mari, elles s'efforcent de s'imposer dans le monde des hommes. Ces femmes veulent tenir une place importante au sein de la société et de leur pays. C'est pourquoi Thérèse, quand il y a une question de vie politique, ou une discussion concernant la religion, la terre ou d'autres thèmes intéressants, veut toujours y prendre part. Par la suite, le sexe, taxé de « faible » par les sociologues, ne cesse de réclamer leurs droits et essaie d'imposer leur propre point de vue.

Thérèse et Jean Azévédo incarnent bien cette catégorie d'individus qui veulent effectivement vivre une liberté de penser et d'agir contre les contraintes sociales. Avec lui, Thérèse ne s'ennuie guère ; elle le trouve plus intelligent que son mari, à un tel point qu'elle est plus ouverte avec lui qu'avec son époux. Devant Jean, Thérèse se sent libre, libre de parler, de donner son avis ; plus encore, celui-ci l'inclut dans le monde dans lequel « *il faut se plier aux méthodes inventées par les mystiques* ». Il lui dit que les êtres comme eux y « *suivent toujours des courants, obéissent à des pentes...* ».⁹⁰ Thérèse, en écoutant cet homme qui a conté fleurette à Anne pour lui « *permettre de rêver plus tard dans sa lugubre traversée à bord d'une vieille maison de Saint-Clair* », sent tout de suite son « *avidité de jeune animal, son intelligence* ».⁹¹ Ils sont unis par une affinité de pensée, par la même vision du monde.

Son entourage est effrayé par les idées provocatrices de Thérèse et la traite de folle. La jeune femme est de plus en plus convaincue que Bernard aussi appartient à la race aveugle, à la race implacable des simples. Un jour, elle entend sa belle-mère promettre de la ramener à des idées saines. Mais elle découvre avec

⁸⁹ Michel RAYMOND, Le Roman depuis la Révolution, éd. Collin, Paris, 1981, p.66

⁹⁰ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Grasset, 1927, p.66

⁹¹ François MAURIAC, op.cit 63

stupeur qu'elle est en partie semblable à ces gens qu'elle méprise. Elle aussi aime certains aspects de la vie landaise, notamment tout ce qui concerne les propriétés, les pins. Thérèse fait donc l'expérience traumatisante de ses propres contradictions.

*« Elle est comme perdue entre deux mondes : celui de la tradition étouffante et celui des temps modernes, terre inconnue terrifiante à conquérir ».*⁹²

Ce malaise intérieur l'amène à se poser des questions sur elle-même et sur le monde qui l'entoure, à chercher un sens à sa vie. L'inquiétude intellectuelle fait naître en elle une inquiétude spirituelle. Au contraire de la race implacable des simples qui savent toujours ce qu'il faut faire en toutes occasions, Thérèse est remplie de doutes et d'interrogations, elle est éprise de liberté.

Alors que le terroir landais, plus précisément le village d'Argelouse, qui se situe « aux extrémités de la terre », endroit difficilement accessible est le lieu privilégié de la race implacable des simples, Paris, ville de lumière et carrefour du monde est le lieu idéal pour la race des intellectuels et de la modernité.

Paris, la grande ville, est cette terre inconnue à laquelle rêve Thérèse, et qui l'attire comme le symbole de la vie libre que mène Jean : ville où vivent et travaillent les intellectuels, où l'on peut rouler en voiture en toute liberté. Voilà le Grand Paris qui porte la marque de la vie luxueuse, du plaisir que Thérèse cherche depuis toujours. Puisqu'elle ne supporte plus le conformisme de son milieu, elle veut à tout prix échapper au poids de la province, « *au carcan idéologique qui l'étouffe* »⁹³, elle veut librement visiter Paris et ses musées, elle souhaite devenir une femme libre et instruite, loin des contraintes sociales et s'introduire dans le monde où domine l'esprit.

La description de la ville de Paris faite par Jean Azévédo donne à Thérèse l'idée que là elle trouvera le bonheur. « *Jean Azévédo décrivait Paris et j'imaginais un royaume dont la loi est de « devenir soi-même ».*

⁹⁴

L'indépendance est devenue un sujet crucial pour Thérèse, elle veut être la femme émancipée, insoumise et indépendante : « *être une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne* ».⁹⁵ Ainsi, Thérèse est prête à tout pour gagner cette indépendance jusqu'à vouloir abandonner sa fille :

⁹² JEAN-LUC, Thérèse Desqueyroux ou L'itinéraire d'une femme libre, p.7

⁹³ Violaine MASSENET, Biographie de François Mauriac, 2003, p.2

⁹⁴ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Grasset, 1927, p.68

⁹⁵ François MAURIAC, op.cit, p.106

*« Laissez-moi disparaître, Bernard,... que ma fille même ne sache plus mon nom ».*⁹⁶

Paris est donc ici, dans l'œuvre, le symbole de la modernité. C'est à Paris que Thérèse peut contempler « *le fleuve humain, cette masse vivante qui allait s'ouvrir sous son corps, la rouler, l'entraîner* ».⁹⁷ C'est l'endroit idéal où Thérèse croit pouvoir assouvir sa passion sexuelle, ses fantasmes, tout ce dont elle est actuellement frustrée. Voyant qu'elle risque de mourir à Argélouse, Bernard l'accompagne à Paris et l'abandonne.

Mais la capitale française a-t-elle vraiment satisfait Thérèse ? y a-t-elle assouvi ses désirs ?

A la fin du roman, elle se trouve enfin à Paris, seule à la terrasse d'un café, rue Royale. Elle croit qu'elle pourra assouvir son désir de liberté. Elle se dit : « *Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête. Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain* »⁹⁸. Plus personne n'est là pour l'empêcher de faire ce qu'elle attendait depuis longtemps : trouver dans la foule des parisiens, un ou plusieurs partenaires qui lui feraient découvrir le plaisir sensuel, la satisfaction de la chair dont elle a peuplé ses rêves et que lui a refusée le mariage avec Bernard. Elle est avide de passion amoureuse, de volupté. Il semble que maintenant l'heure est venue pour que ses rêves deviennent réalité, ici, à Paris, la ville des plaisirs et de la luxure. Cependant, ce passage nous montre qu'elle sait au fond d'elle-même qu'elle sera déçue. D'abord, sa réflexion devant la glace montre qu'elle n'est plus très jeune et donc moins attirante : « *Ce costume de voyage très ajusté lui allait bien... . Je n'ai pas d'âge* »⁹⁹. Malgré cette dénégation et malgré son élégance vestimentaire, Thérèse ne pourra pas lutter contre les jeunes filles parisiennes en très grand nombre. Elle a vieilli. Elle sait donc, sans se l'avouer, que ses chances de réussite sont minces. C'est pourquoi, elle s'étourdit un peu en buvant de l'alcool et en fumant une cigarette. Elle se farde pour cacher les ravages du temps. Elle met un masque avant de se lancer

⁹⁶ François MAURIAC, François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.89

⁹⁷ François MAURIAC, op.cit, p.125

⁹⁸ François MAURIAC, op.cit, p.128

⁹⁹ François MAURIAC, op.cit, p.127

dans une conquête hasardeuse de Paris. La femme qui quitte le café, rue Royal, marche au hasard comme une naufragée.

CONCLUSION PARTIELLE

A cette femme « *rongée* » par l'inquiétude, par un mal de vivre dont elle ignore la cause, un mal plus profond que le Spleen baudelairien et qui s'apparente à une angoisse existentielle, ni les discours de Jean Azévédo, ni le changement de cadre en allant à Paris ne peuvent assouvir la soif d'absolu. L'échec du couple ne semble pas dû à une fatalité extérieure, mais il doit provenir d'une cause plus profonde, d'une fatalité intérieure. Les gens comme Bernard et les bourgeois landais, cette race implacable des simples ont certes contribué à la désunion du couple, mais la véritable cause de leurs problèmes conjugaux est à rechercher en Thérèse elle-même, Qui est en définitive Thérèse ?

B- DUALITE DE THERESE

L'échec conjugal du couple Thérèse – Bernard peut provenir du caractère de Thérèse. Cette femme charmante et somme toute respectable n'est-elle pas double ? Est-elle vraiment une victime de son entourage ? Si on l'étudie de plus près, on constate une dualité du personnage. Démasquée, qui est Thérèse ?

1- LE MONSTRE

Il semble qu'un double sombre se cache au fond d'elle-même, un double effrayant qui transparaît dès l'enfance.

a- THERESE, ENFANT

« *L'enfance est le tout d'une vie, puisqu'elle nous en donne la clé* »¹⁰⁰, écrit François Mauriac.

¹⁰⁰ François MAURIAC, Mémoires Intérieurs, Flammarion, Bernard Grasset, 1959, p.10

C'est par ces propos de l'auteur, lui-même, que nous allons commencer notre analyse sur l'enfance de Thérèse. D'après l'auteur, l'enfance donne la clef d'une vie, c'est-à-dire qu'elle explique l'homme ou la femme adulte.

Thérèse a perdu sa mère précocement. Elle ne l'a pas connue avant sa prise de conscience parce que sa mère était « *morte en couches alors que Thérèse était encore au berceau.* »¹⁰¹ Ainsi, cette perte prématurée a eu un impact considérable sur la psychologie de l'enfant, et sur sa vie future tout entière. Son insatisfaction affective constante peut être expliquée par cette épreuve difficile. Thérèse sera toujours une personne frustrée d'amour.

D'autre part, il y a dans le caractère de Thérèse, enfant, une certaine méchanceté qui blesse ses camarades de classe. Quoi que prétendent ses maîtresses, Thérèse souffre et « *faisait souffrir.* »¹⁰² Il est difficile pour cette petite fille indifférente aux autres de bien s'entendre avec tout le monde, vu que son caractère solitaire et ambitieux semble l'éloigner davantage de son entourage, la communication n'est pas son fort. Elle n'est pas en accord avec les autres, elle aime les voir souffrir. La douleur d'autrui lui procure du plaisir. Cette enfant capricieuse est contente de faire du mal. De ce fait, Thérèse se classe, malgré elle, comme un « *Monstre* ». Mais inversement, Thérèse souffre de l'éloignement de ses camarades. Cette souffrance, à la longue, amplifie sa solitude et son indifférence.

Thérèse est donc très tôt malheureusement une personne incomprise. Ainsi, dès son enfance, Thérèse est marquée par l'abandon et la solitude. C'est pourquoi l'auteur lui-même dit que « *L'enfance de Thérèse : de la neige à la source du fleuve le plus Sali.* »¹⁰³ Le paradoxe de la pureté et du mal s'observe dans sa vie dès son jeune âge. Thérèse sent déjà qu'il se prépare pour elle une vie future pleine d'obscurité et d'impasses : « *Incroyable vérité que dans ces aubes toutes pures de nos vies, les pires orages étaient déjà suspendus. Matinées trop bleues : mauvais signes pour le temps de l'après-midi et du soir.* »¹⁰⁴ Ces pires orages sont les signes de la souffrance qui se préparent dans sa vie d'adulte. Les maux attendent le moment propice pour apparaître, ils sont tout simplement en sursis.

¹⁰¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.25

¹⁰² François MAURIAC, op.cit, p.22

¹⁰³ François MAURIAC, op.cit, p.22

¹⁰⁴ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.22

Toutefois, elle ignore encore comme la petite Anne « *ce qui germe d'empoisonné sous leurs pas d'enfant* »¹⁰⁵. Avant son mariage, elle est incapable d'imaginer la noirceur de son cœur. Le « *monstre* » qui vit en elle, la « *vipère* » engourdie ne s'est pas encore réveillée. Comment comprendre qu'une petite fille montre déjà des propensions au mal ? Catholique, François Mauriac l'explique par le péché originel. Aucun enfant n'apprend à faire le mal. Cette tendance mauvaise est innée en chaque individu depuis le péché d'Adam et Eve relaté dans le livre de la Genèse : « *L'hérédité est la manifestation de la présence du mal dans le monde. Depuis la chute originelle, la puissance de faire le mal se transmet de parents à enfants. L'impression d'appartenir à une race marquée par le mal provoque chez les personnages le sentiment d'une prédestination tragique* ».¹⁰⁶

Lorsque le jour de son mariage, les invités s'étonnent de voir le visage de Thérèse tout changé, s'étonnent de la voir « *laide* », n'est-ce pas son double sombre qui se démasque ici ?

b- UNE FEMME MARIEE

C'est dans sa vie de couple que le « *monstre* » se manifeste pleinement. Elle a essayé de tuer son mari et devient par là une criminelle, même si Bernard a survécu à l'empoisonnement.

Mais pour quelles raisons Thérèse veut-elle donc tuer son mari ? L'épisode se déroule au plus fort de l'été, alors que la chaleur accable et abrutit les êtres. Cette même chaleur semble anesthésier les réactions ainsi que la conscience de Thérèse. Justement, c'est lors du grand incendie de Mano, que Thérèse conçoit son crime à partir d'une erreur de Bernard qui, perturbé par les incendies menaçant ses pins, double sa dose d'arsenic, au point de se rendre malade. Thérèse, voyant son mari verser et boire deux fois ses gouttes, ne prend même pas la peine de l'en avertir ; « *Elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue. Qu'espère-t-elle à cette minute ?* »¹⁰⁷ Pourtant, il s'agit bien de la santé de son mari. Cela constitue la première étape vers le geste criminel. Si elle était sincère, et aimante, cette femme

¹⁰⁵ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.18

¹⁰⁶ Zita TRINGLI, Phèdre et Thérèse Desqueyroux, deux personnages tragiques, p.189

¹⁰⁷ François MAURIAC, op.cit, p.81

n'aurait pas hésité une seconde à prévenir son mari de son erreur. Même refrain, mais sans raison apparente cette fois, devant le médecin appelé la nuit. Quand Bernard vomit et pleure, Thérèse n'a pas dit au docteur Pedemay la raison des maux de son mari, alors qu'elle le sait très bien : la surdose de médicament. Cela constitue le deuxième échelon dans cette escalade vers le mal.

*« L'acte qui... était déjà en elle à son insu, commença alors d'émerger du fond de son être informe encore, mais à demi baigné de conscience ».*¹⁰⁸

Thérèse donne naissance à son double criminel comme elle la donnerait à un être vivant dans son ventre ; elle n'y voit d'abord qu'une « curiosité un peu dangereuse à satisfaire »¹⁰⁹, une sorte de vérification expérimentale en somme, pour constater si les mêmes causes ont les mêmes effets, et en versant le poison dans le verre, Thérèse se dit : « *Une seule fois, et ce sera fini.* »¹¹⁰ Ainsi, de son rôle de témoin passif, elle glisse à celui « *d'agent maléfique* ».¹¹¹ Thérèse « *s'est engouffrée dans le crime béant ; elle a été aspirée par le crime* ».¹¹² Effectivement, la responsabilité de Thérèse est à la fois affirmée et niée. Elle est, sans doute, coupable de s'être approchée du crime, mais le criminel semble exister en dehors d'elle; il est un piège dans lequel elle se prend et dont elle ne peut plus s'éloigner. Son double sombre est à la fois elle-même et un autre, un étranger.

Thérèse n'est pas une Emma Bovary. Positive, elle ne s'évade pas dans des rêves fusionnels, elle n'éprouve pas de curiosité ou de désir pour Jean. Elle le perçoit simplement comme un être séduisant non par sa sensualité, mais par son aura spirituelle. Ce personnage occupe une place essentielle dans l'histoire du crime. N'a-t-il pas fourni à Thérèse les arguments qui justifieraient son acte ? L'invitation de Jean Azévédo à chercher la délivrance compte beaucoup dans le processus de la chute morale de Thérèse :

*« Il me donna rendez-vous dans un an, plein d'espoir, me disait-il, qu'à cette époque je saurais me délivrer. »*¹¹³

¹⁰⁸ François MAURIAC, op.cit, p.81

¹⁰⁹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.81

¹¹⁰ François MAURIAC, op.cit, p.82

¹¹¹ JEAN-LUC, Thérèse Desqueyroux ou L'itinéraire d'une femme libre, p.8

¹¹² François MAURIAC, op.cit, p.82

¹¹³ François MAURIAC, op.cit, p.96

Ce garçon est comme un double visible de Thérèse. Il ne saurait se satisfaire d'une vie étriquée, il a connu des poussées religieuses et mystiques, mais a renoncé à cette aventure, car il s'en est senti indigne, en raison de son impureté. Ainsi, dans l'instant où Thérèse, éblouie, écoutait Jean Azévédo, cette provinciale, ignorante des lieux communs de l'intelligentsia parisienne, se laissait séduire par la nouveauté des pensées qui bouleversaient son univers et exaltaient sa soif de liberté. Autant Jean devient proche, autant Bernard s'éloigne d'elle. Lorsque ce jeune homme la pousse à « *devenir soi-même* »¹¹⁴, qu'entend Thérèse par « *devenir soi-même* » dans cette période de sa vie où la mésentente avec son mari est consommée ? Jean Azévédo ne se rend pas compte qu'en poussant la jeune femme à la révolte, il la pousse aussi au crime. Jean révèle Thérèse à elle-même, et selon Jean-Luc :

« *Jean, c'est Mauriac jeune qui découvre la liberté des études parisiennes et qui, dans son irresponsabilité, se montre cruellement inconscient.* »¹¹⁵

Il n'est pas excessif de considérer Jean comme une figure diabolique, même s'il n'a jamais prétendu inciter Thérèse au meurtre. Cependant, nous pouvons dire que sans le savoir, il l'a encouragée dans sa démarche criminelle, toute sa pauvre philosophie a eu un impact nocif sur la pensée de Thérèse. Après sa conversation avec lui, son départ ainsi que sa négligence à répondre à la lettre de Thérèse semblent être fatales pour celle-ci. Tout d'un coup, le bavardage du jeune homme a cessé, et le silence d'Argelouse étouffe de nouveau la jeune femme. C'est alors que la présence de Bernard lui devient tellement insupportable. Comparé à Jean, Bernard sort dégradé de cette épreuve. Elle ne voit plus en lui que la bassesse d'esprit, la vulgarité des manières. Elle le méprise lorsqu'elle le voit ôter ses bottes, « *tendre à la flamme ses pieds chaussés de feutres* »¹¹⁶. En vérité, une étonnante métamorphose s'opère : l'image de Bernard et ses traits deviennent déformés, exagérés, grotesques et même odieux : « *Bernard prenait une réalité affreuse* »¹¹⁷. Voyant en lui davantage le côté animal qu'humain, elle n'a plus de scrupule à commettre le crime. Durant leurs ébats amoureux, elle le compare à un jeune porc : « *Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants*

¹¹⁴ François MAURIAC, op.cit, p.68

¹¹⁵ JEAN-LUC, Thérèse Desqueyroux ou L'itinéraire d'une femme libre, p.6

¹¹⁶ François MAURIAC, op.cit, p.95

¹¹⁷ François MAURIAC, op.cit, p.109

qu'il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu'ils reniflent de bonheur dans une auge (« c'était moi, l'auge », songe Thérèse) »¹¹⁸. Il est bien sûr facile de tuer quelqu'un qu'on assimile à un animal, un être qui à nos propres yeux n'a plus de dignité humaine.

En laissant grandir en elle des sentiments de haine et de destruction, Thérèse nourrit « *la vipère* » mortelle qu'elle porte en son sein. La bête monstrueuse grandit peu à peu jusqu'à l'envahir et se manifester au dehors d'elle. Parfois, elle a le visage d'une femme hideuse et maléfique. Un jour, remplie de jalousie envers Anne et d'idées criminelles vis-à-vis de Jean qui a courtisé Anne, elle est habitée par son double sombre :

« Si Bernard était rentré à cette minute dans la chambre, il se fût aperçu que cette femme assise sur le lit n'était pas sa femme, mais un être inconnu de lui, une créature étrangère et sans nom »¹¹⁹.

« *Cette créature étrangère et sans nom* » est le mal personnifié, une divinité maléfique qui transcende le temps et l'espace. Thérèse devient une possédée. Dans le Horla de Guy de Maupassant, le héros éprouve la même terreur devant cette possession diabolique. Il ne sait comment s'en débarrasser car le monstre est difficilement localisable. Est-il hors de lui ou en lui ? Il ne peut mettre fin à son calvaire qu'en se brûlant lui-même avec sa maison.

Les possédés de telle sorte pensent naturellement au suicide, car ils se rendent compte qu'en définitive, le mal n'est pas à l'extérieur d'eux, l'ennemi n'est pas au dehors mais à l'intérieur. Le mal habite le possédé. Il fait corps avec l'ennemi. Le suicide semble la seule solution de salut. Thérèse Desqueyroux a aussi pensé à se suicider. Mais au moment de boire le poison, elle apprend la mort de tante Clara, et ce malheur imprévu la sauve du geste fatal.

¹¹⁸ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.35

¹¹⁹ François MAURIAC, op.cit,p.38

CONCLUSION PARTIELLE

Lorsqu'elle a empoisonné son mari, était-elle vraiment coupable ? Oui, si on se met au point de vue de la justice humaine, mais à ses propres yeux, Thérèse parfois doute de sa culpabilité car elle sait qu'elle a agi dans une espèce d'inconscience. Ce n'est pas son double « *lumineux* » ou raisonnable qui l'a dominée au moment du crime, mais un autre, une étrangère qui l'habite, son double criminel dont elle a peur. Cette dualité de sa personne ne la disculpe pas aux yeux de la société, mais nous pousse à nous poser des interrogations d'ordre psychologiques et même métaphysiques sur la véritable identité de Thérèse. Est-elle donc tout à fait coupable de l'échec de son mariage ? Mérite-t-elle vraiment la condamnation de son mari et de sa belle famille ? N'est-elle pas en fait une victime, elle aussi ?

2- UNE FEMME SOLITAIRE

Si son entourage la traite de « *monstre* » et de « *folle* », il n'est pas étonnant que Thérèse se sente seule. Elle constate amèrement dans le train qui la ramène à Argelouse : « *Sa solitude lui est attachée plus étroitement qu'au lépreux son ulcère* : « *Nul ne peut rien pour moi, nul ne peut rien contre moi.* »¹²⁰ Ce jugement désespéré qu'elle porte sur elle-même est-il justifié ?

Naturellement, comme nous l'avons déjà démontré, la race implacable des simples ne peut pas la comprendre. Entre sa belle famille et elle, aucune communication valable ne peut exister. Ils sont trop différents et appartiennent à des mondes opposés. Dans son enfance aussi, elle était une enfant solitaire, ayant perdu sa mère à sa naissance et vivant avec un père misogynie qui ne « *l'embrassa jamais* ». Elle se montrait donc indifférente vis-à-vis des autres enfants pour cacher sa souffrance intérieure. Cette attitude qui passait pour de la fierté l'isolait de ses camarades de classe. Mais ce qui va surtout retenir notre attention, c'est sa solitude dans le couple, l'incompréhension totale qui existe entre elle et son mari Bernard.

Ce couple se comporte bizarrement dans l'intimité. Thérèse est une femme indifférente et solitaire. Elle n'est pas sociable. Ainsi, « *rien ne peut arriver*

¹²⁰ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.87

de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même. »¹²¹

Thérèse aime être seule, comme si son mari n'existant pas. Cette indifférence lui est attachée jusqu'à la profondeur de son être. Mais n'est elle pas consciente que cela blesse son mari comme cela blesse ses entourages ? Selon son mari, elle complique toujours tout. Ses railleries sur la famille devant Bernard agrandit la mésentente qui existe entre eux : « *Nos familles me font rire avec leur prudence de taupes* »¹²², dit-elle un jour. Ces paroles sont insupportables pour son mari. Le mot « *taupes* » compare la famille de Bernard à des animaux en hibernation. Mais pourquoi se comporte-t-elle ainsi ? Est-ce qu'elle déteste vraiment son mari ? Thérèse elle-même répond à ces questions en disant qu'elle ne le haït pas, « *mais qu'elle désire d'être seule pour penser à sa souffrance, pour chercher l'endroit où elle souffrait.* »¹²³ Ni Bernard, ni sa belle famille ne comprennent que sa souffrance ne vient pas seulement de son incommunicabilité avec eux, mais qu'elle a une source intérieure plus profonde, source qui échappe à elle-même. Thérèse évite d'étaler sa douleur. Elle essaie de se contrôler le plus possible :

« *Rien n'en paraissait à l'extérieur ; aucune scène entre elle et Bernard ; et elle montrait plus de déférence envers ses beaux-parents que ne faisait son mari lui-même.* »¹²⁴

Leur relation devient d'autant plus irrémédiable qu'elle se construit sur le mensonge. Après le non-lieu, quand Thérèse est retournée à Argelouse, son mari a instauré ses propres règles. Thérèse est enfermée à Argelouse, elle est emprisonnée par Bernard sans qu'elle ne puisse rien faire. Ainsi, pour ne pas se montrer indigne devant son mari, elle se soumet à sa volonté et souffre douloureusement seule. Comme a écrit Sonchô Fujita :

« *L'aspect interne du cœur de Thérèse est décrit d'une manière plus détaillée et en même temps, pour cela, le mystère de son âme nous semble plus profond.* »¹²⁵

¹²¹ François MAURIAC, op.cit, p.86

¹²² François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.43

¹²³ François MAURIAC, op.cit, p.41

¹²⁴ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.77

¹²⁵ Sonchô FUJITA, Etudes de langue et littérature Françaises, 1993, p.109

Quant à Bernard, il « était fier d'avoir réussi ce redressement. »¹²⁶ Cette apparente soumission devant la puissance masculine renforce la solitude de Thérèse, et élargit le gouffre qui sépare le couple. Thérèse n'a qu'une seule idée en tête pour remédier à tous ces problèmes : disparaître. Elle implore son mari de la laisser « s'évanouir dans l'air »¹²⁷ : « Laissez-moi disparaître, Bernard »¹²⁸ lui a-t-elle dit. Bernard n'est pas méchant, au contraire, cet homme est simple et plein de bonté, mais il a un défaut. Borné et méfiant comme tout bon paysan, il ne montre jamais à sa femme, même pas une seule fois, son amour pour elle. Il apparaît indifférent et froid. Mauriac dit de lui: « Ce garçon au regard désert. »¹²⁹ Il a même parfois des crises de colère. Furieux contre les Balion, il compte « leur laver la tête »¹³⁰ ; excédé de voir Thérèse « se ruer dans les brancards », il n'a de cesse de souhaiter qu'elle « débarrasse le plancher et qu'elle aille se faire pendre ailleurs. »¹³¹

Toutefois, la solitude de Thérèse se révèle essentiellement dans l'intimité du couple. Thérèse s'est faite de l'acte sexuel une image trop défigurée par son imagination et ses lectures. L'incompréhension qui préside à leurs relations diurnes règne aussi dans leur intimité nocturne. Bernard ne lui montre aucune attention. D'ailleurs il est incapable de toute générosité.

Bernard est méthodique et calculateur, que ce soit au travail ou en amour. Il ne cherche pas à savoir ce que sa femme attend de lui ; il a « appris à classer tout ce qui touche à la chair - à distinguer les caresses de l'honnête homme de celles du sadique ». ¹³² Cependant, ce n'est pas ce que veut Thérèse, elle veut un mari capable d'éveiller ses sens et de lui donner du plaisir.

Le jour même de leurs noces, Bernard, enfoncé dans son plaisir profond, était aux yeux de Thérèse comme un monstre ; elle se voit comme une noyée dont le corps est « rejeté sur la plage »¹³³ ; « une proie ». ¹³⁴ Son expérience

¹²⁶ François MAURIAC, op.cit, p.94

¹²⁷ Dino BUZZATI, Les Journées perdues,

¹²⁸ François MAURIAC, op.cit, p.89

¹²⁹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Grasset, 1927, p.35

¹³⁰ François MAURIAC, op.cit, p.116

¹³¹ François MAURIAC, op.cit, p.118

¹³² François, MAURIAC, op.cit, p.35

¹³³ François MAURIAC, op.cit, p.36

sexuelle allait lui apparaître, dès la nuit de noces comme une ineffaçable salissure. Bernard n'a, chaque fois, retrouvé sa femme qu'au terme de son plaisir, étonné qu'elle y mette si peu du sien. La possession égoïste enferme Bernard dans la solitude ; quant à Thérèse, étrangère au délire de Bernard, elle regarde en spectatrice son mari prendre son plaisir. Il devient à ses yeux un fou qui lui fait horreur. Triste expérience qui fait de leur mariage, dès lors, un échec. Au plus fort de leurs étreintes, ils restent l'un et l'autre séparés sentimentalement. C'est là qu'ils ressentent le plus leurs solitudes réciproques. Bernard est « *Celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui ; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même* ».¹³⁵ Thérèse fait exprès de montrer un plaisir qu'elle n'éprouve pas. Elle pousse des cris mensongers et trompe son mari depuis le début de leur union.

L'égoïsme de Bernard, la dissimulation de Thérèse, rendent leur incompréhension insoluble. Thérèse subit avec répugnance le contact de son mari, elle n'a qu'un souhait, en être délivrée. Lorsque le médecin défend à Bernard les ébats amoureux, dangereux pour son cœur, Thérèse, soulagée, soupire : « *Dieu merci, il ne l'approchait plus* ».¹³⁶ La présence même de Bernard auprès d'elle dans le lit conjugal, l'encombrement de ce grand corps et sa chaleur, la gênent et la tiennent éveillée ; Elle l'écarte, elle se tient le plus loin possible de lui, elle pense : « *Ah ! l'écartez une fois pour toutes et à jamais ! le précipiter hors du lit, dans les ténèbres* »¹³⁷. Cette frustration sexuelle l'accule au meurtre. L'idée de tuer son mari chemine dans sa pensée pour devenir une obsession.

Après le meurtre, lorsque son mari ne vit plus avec elle, elle se réfugie dans des songes lubriques où elle s'invente de belles histoires amoureuses. En songe, elle rencontre un jeune homme qui lui fait vivre une sensualité extraordinaire et qui sait l'aimer, lui.

¹³⁴ François MAURIAC, op.cit, p.44

¹³⁵ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Grasset, 1927, p.89

¹³⁶ François MAURIAC, op.cit, p.56

¹³⁷ François MAURIAC, op.cit, p.44

CONCLUSION PARTIELLE

Aux yeux du catholique Mauriac, les femmes sont des êtres impurs qui concrétisent le péché. Dans l'univers mauriacien, l'amour est inséparable de la douleur et de la solitude. Tous les amoureux sont solitaires comme Thérèse et Bernard. Ils sont confrontés à l'impossibilité de la fusion totale ; ils découvrent la disproportion qui existe entre leurs désirs et l'amour. Ainsi Thérèse souffre de la grande incompréhension de son mari, mais inversement Bernard en souffre tout autant. Désormais la souffrance et la solitude deviennent peu à peu les critères de leur couple. Par conséquent, les déceptions conjugales transforment leur amour en haine : « *Elle se rappelle avoir exécré son mari plus que de coutume, le jour de la Fête-Dieu* ».

Entre Thérèse et Bernard l'entente est impossible : « *Ils donnaient aux mots essentiels un sens différent* ».¹³⁸ L'égoïsme et la satisfaction de soi chez Bernard ne lui permettent pas de sortir de lui-même. La répulsion que le corps de son mari inspire à Thérèse l'enfonce dans la solitude. Dès lors elle devient insatisfaite, révoltée, mauvaise. Une vie sexuelle aussi décevante dans le couple ne peut que fortifier en elle le double criminel.

3-THERESE, ASSOIFFEE D'ABSOLU

Cette solitude de Thérèse, nous l'avons démontrée, n'est pas due seulement à l'incompréhension de son entourage et de son époux, mais elle apparaît plutôt comme une solitude existentielle. Cette femme enfermée dans une souffrance incompréhensible aussi bien pour les autres que pour elle-même, de quoi souffre-t-elle exactement ?

a- UNE INQUIETUDE SPIRITUELLE

Depuis le début du roman, l'auteur l'a décrite comme quelqu'un qui lutte pour survivre. Elle essaie de capter le moindre souffle de vent qui pourrait

¹³⁸ François MAURIAC, Œuvres romanesques et théâtrales complètes, II, Gallimard, Paris, 1979, p.68

l'aider à respirer, ou elle s'efforce de boire avec ses lèvres sèches la moindre goutte d'eau. « *Alors la jeune femme entendra dans les ténèbres ce sommeil d'enfant ; elle se penchera, et ses lèvres chercheront comme de l'eau, cette vie endormie* »¹³⁹ et aussi « *Thérèse Desqueyroux,...sentit sur sa face la brume et, profondément, l'aspire* »¹⁴⁰.

Ces attitudes incompréhensibles, étranges mêmes, étonnent si on ne sait pas qu'en fait, elles ne sont pas tellement les expressions d'une asphyxie ou d'une soif physiques mais plutôt celles d'un manque psychologique : « *J'ai été créée, pense Thérèse, à l'image de ce pays aride et où rien n'est vivant, hors les oiseaux qui passent, les sangliers nomades.* »¹⁴¹ Comme ce « *pays aride* » des Landes, Thérèse sent son âme desséchée, privée de l'eau de la vie. L'image de l'eau sous toutes ses formes remplit les pages du roman : « *neige, source, eau, flot, océan, brume, brouillard, pluie, ...* » Mais malgré cette profusion de l'élément liquide dans la trame du récit, l'héroïne reste perpétuellement assoiffée. Elle « *étouffe* » d'un bout à l'autre du livre. On a l'impression qu'une mort certaine la guette. De quelle mort s'agit-il en fait ?

b- SENTIMENT DU PECHÉ

Comme dans Moïra de Julien Green, le protagoniste, Joseph Day répète sans arrêt la phrase « *je suis perdu* », Thérèse Desqueyroux a aussi constamment le sentiment d'être « *perdue* ». Nous pensons que ce terme a un sens religieux. L'héroïne comprend confusément qu'elle a péché devant Dieu et mérite la condamnation. Employant le vocabulaire chrétien, nous dirons qu'elle croit perdre son salut et se sent séparée de Dieu à cause de son péché. Soulignons toutefois que tout cela n'est pas bien clair dans son esprit. Elle craint inconsciemment une mort spirituelle, l'absence de Dieu dans sa vie. En effet, l'image de « *la boue* » revient souvent sous la plume de l'auteur. Thérèse parle de « *son corps de boue* ». Elle voudrait se débarrasser de ce qui la retient dans sa passion charnelle, mais elle est impuissante. Nous avons déjà montré la fatalité du désir, de la libido qui tient son

¹³⁹ François MAURIAC, op. cité, p.12

¹⁴⁰ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927, p.9

¹⁴¹ François MAURIAC, op.cit, p.89

âme emprisonnée. Elle est obsédée par des idées de convoitise charnelle et ne peut les vaincre. Elle souffre d'être la victime de son double sombre qui l'a conduite au crime : « *Moi, je ne connais pas mes crimes. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela* »¹⁴². Comme l'apôtre Paul, dans l'épître aux Romains, elle hait le mal qui est en elle. Elle se sent coupable mais en même temps victime. Voici comment un critique commente ces paroles de Thérèse : « *Quand Thérèse dit « je ne connais pas mes crimes », elle dit en même temps qu'elle ne connaît pas la rencontre avec Dieu.* »¹⁴³

L'auteur avoue que « *Thérèse est le témoin d'une inquiétude dépassée* ».¹⁴⁴ Il parle sans doute de l'inquiétude spirituelle qui l'habitait avant sa conversion, avant sa rencontre avec Dieu. Pour l'auteur, la souffrance de Thérèse revêt une explication spirituelle. Sans le savoir, elle cherche Dieu et ne peut Le trouver.

c- SOIF DE PARDON

C'est pourquoi, elle a soif de pardon. Les huit premiers chapitres du roman, ce monologue intérieur si bouleversant, se révèle comme étant une véritable confession. Elle aurait voulu se confesser à Bernard pour qu'il lui pardonne : deux fois dans le récit, elle exprime le souhait qu'il lui pardonne ; au début du roman, durant sa longue confession à elle-même et à la fin, avant que Bernard la quitte, à Paris. Mais ce désir sincère reste secret, elle ne l'exprime pas ouvertement.

Elle va régulièrement à l'église avec Bernard et sa belle famille, mais pour ceux-ci, assister à la messe reste une simple habitude, un devoir social. Ils n'auraient pas compris et se seraient peut-être opposés à ce qu'elle aille se confesser au prêtre. Elle se contente de le regarder de loin officier à l'église. En effet, ce dont elle a surtout besoin c'est non pas du pardon d'un homme, mais du pardon de Dieu. Soit par ignorance, soit par inconscience, elle ne sait pas que toute sa vie, elle a en réalité cherché Dieu. A travers la pitié de Bernard, c'est de la pitié, de la miséricorde divine dont elle a besoin.

¹⁴² François MAURIAC, op.cit, p.19

¹⁴³ La théologie de la grâce chez F. Mauriac, p. 117, document internet

¹⁴⁴ F. Mauriac, Préface de la fin de la nuit, OR III, p.1012

Cette soif de pureté dont nous avons parlé et qui la poussait vers Anne, c'est en vérité une soif de sainteté, une soif du Dieu saint qu'il s'agit.

Un lecteur peu averti affirmera que Dieu est absent de cette œuvre. Il est vrai que plus d'un s'étonnerait qu'un écrivain catholique ait pu écrire un tel ouvrage où Dieu ne semble pas intervenir ouvertement. Les mentions de Dieu sont rares dans le livre, citons « *un Dieu, Dieu merci, l'Etre infini, grand Dieu, la recherche de Dieu* ».¹⁴⁵ Cependant, de l'aveu de François Mauriac, lui-même, Dieu est présent dans toute l'œuvre. Sa présence y est en quelque sorte en filigrane. Il suffit de connaître les intentions de l'auteur dans la conception de Thérèse Desqueyroux. Qu'a-t-il voulu écrire ?

Il écrit dans sa préface : « *J'aurais voulu que la douleur, Thérèse, te livre à Dieu ; et j'ai longtemps désiré que tu fusses digne du nom de Sainte Locuste* »¹⁴⁶ Locuste était le nom d'une célèbre empoisonneuse mais qui s'est convertie et est devenue une sainte.

Si François Mauriac a peint Thérèse comme une héroïne « *perdue* » qui ne sait plus où se tourner pour trouver le salut, c'est dans un but bien précis. Il voulait qu'elle abandonne les solutions humaines pour se tourner vers Dieu : « *Je veux dire qu'il y a des êtres qui sont coupés de tout, de tous les côtés, sauf du côté de Dieu, du côté de l'Infini ; exactement comme le taureau qui, dans le toril, est obligé de passer par les couloirs sombres et ténébreux pour aboutir à l'arène et à l'épée* »¹⁴⁷

La nuit du désespoir à Paris devait amener Thérèse repentie vers la lumière de Dieu. Au fond du désespoir, sans plus personne pour l'aider, Thérèse devrait crier à Dieu, la seule issue qui lui reste.

d- SOIF D'AMOUR

Cette quête incessante de l'affection qui lui a manqué toute sa vie, n'a abouti pour Thérèse qu'à une triste déception sentimentale. Ni son père, ni son mari, ni sa belle famille, personne autour d'elle ne l'a comprise et ne l'a acceptée telle

¹⁴⁵ F. Mauriac, op.cit. pages 73, 76, 80, 87, 88

¹⁴⁶ F. Mauriac, préface à Thérèse Desqueyroux, p.7 et 8

¹⁴⁷ 29^{ème} entretien. Souvenirs retrouvés, pp 214, 219

qu'elle est, c'est-à-dire personne ne lui a montré un amour total. Comme G. Bernanos dans ses romans, François Mauriac a voulu expliciter dans Thérèse Desqueyroux, que le seul amour qui puisse combler le cœur humain est l'agape, l'amour divin. Et ces deux écrivains catholiques, convaincus de la faiblesse humaine, reconnaissent comme Julien Green aussi, que l'agape satisfait les aspirations du pêcheur, car Dieu est Infini. Il pardonne même au criminel car Jésus a pardonné au brigand sur la croix.

Joseph Day dans Moïra de Julien Green a étouffé Moïra de ses propres mains, mais il a été pardonné par Dieu. Germaine dans Sous le Soleil de Satan de G. Bernanos a assassiné le Marquis, mais elle a aussi obtenu le pardon divin. Thérèse Desqueyroux a tenté de tuer son mari, Bernard, mais dans l'esprit de l'auteur, le pardon de Dieu lui est offert, si elle se tourne vers Lui. En effet, pour ces trois romanciers chrétiens, leur doctrine religieuse se résume par ces trois mots « *Tout est grâce* ». F. Mauriac a écrit : « *Je ne suis qu'un vieil homme qui serait bien près de désespérer, s'il ne partageait avec vous cette certitude [...] que « Tout est grâce » comme le dit en mourant le curé de campagne de Bernanos et comme l'avait dit avant lui la petite Thérèse* »¹⁴⁸

CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE

L'échec du couple Thérèse – Bernard ne peut être mis en doute. Les causes en sont multiples : d'abord il existe entre eux des différences fondamentales, étant donné leurs différences culturelles. On peut même parler de l'affrontement de deux « *races* » incompatibles, d'une part la race implacable des simples, selon les expressions de Thérèse, race qui comprend Bernard et sa famille, et d'autre part, la race des intellectuels ou de ceux qui cultivent la vie de l'esprit . Ce groupe est représenté par Thérèse Desqueyroux et Jean Azévedo. De plus, une étude plus approfondie a démontré que cette opposition n'est que superficielle. La véritable cause de l'échec conjugal peut être trouvée dans le personnage de Thérèse elle-même. Cette jeune femme à l'enfance troublée est agitée par des tourments d'origines difficiles à cerner. Les sources de son inquiétude permanente sont à la fois

¹⁴⁸ Propos cités p. 19 dans Mauriac et Thérèse. Escallier C. 1993

inconscientes et religieuses. Pour F. Mauriac, Thérèse témoigne de sa propre traversée du désert, lorsqu'il était en proie à une inquiétude spirituelle profonde avant sa conversion. Il a la conviction que l'angoisse de Thérèse ne peut être guérie que par une foi « *enfantine* » c'est- à dire une confiance totale en Dieu, comme il l'a expérimenté lui-même.

CONCLUSION**GENERALE**

Romancier du XX^e siècle, François Mauriac, élevé dans une famille catholique, est influencé par les idéologies idéaliste et spiritualiste de son temps. Sa vie a été aussi beaucoup marquée par sa participation active à la vie politique et littéraire. Thérèse Desqueyroux, roman faisant l'objet de notre recherche illustre ces courants d'idées dont l'auteur et ses amis se nourrissent. Certes, le christianisme a toujours nourri la pensée de bon nombre d'auteurs, mais celui de Mauriac l'a convaincu profondément de la « *misère de l'homme sans Dieu* »¹⁴⁹. Cet esprit janséniste imprègne le roman étudié. Plusieurs personnages de Mauriac, dont Thérèse Desqueyroux, ont le sens de leur fatalité intérieure et du tragique.

Effectivement, cela amène l'auteur à s'opposer au ton édifiant de l'avant guerre, mettant en exergue les œuvres à thèse, dans lesquelles les visées moralisantes déforment parfois la réalité.

Au cours de notre étude, nous avons essayé de répondre aux questions préliminaires posées dans notre introduction : Qu'est ce qui unit et qu'est ce qui sépare le couple Thérèse- Bernard? Pourquoi Thérèse a-t-elle tenté de tuer son mari ? Pourquoi le mariage s'est-il soldé par un échec ? Nous avons d'abord pu constater plusieurs analogies entre la vie de François Mauriac et celle de son héroïne ; leurs enfances par exemple, leur itinéraire spirituel, leur même « *traversée du désert* ». Tous les deux sont des êtres passionnés, et pour eux, la vie de l'esprit compte énormément. Il n'est donc pas étonnant que, dans ce roman, Thérèse soit le porte parole de l'auteur. Cette focalisation interne par laquelle tout est vu à travers le point de vue d'un seul personnage, donne à l'héroïne une très grande importance. Thérèse Desqueyroux est un roman féministe.

Comme le sujet de notre thèse est « *le couple dans Thérèse Desqueyroux* », l'étude minutieuse de la vie du couple Thérèse- Bernard nous a montré que plusieurs points rapprochent les deux époux. Premièrement, durant leurs fiançailles, il existait entre eux une véritable attirance. Même si l'on peut parler d'un mariage traditionnel, ils se sont mariés de leur plein gré. Puis, la naissance de leur fille, Marie, raffermit leur couple. D'autre part, Thérèse éprouve pour Anne, la belle sœur de Bernard, une affection particulière. Se marier avec Bernard signifie pour elle se rapprocher d'Anne.

¹⁴⁹ LAGARDE & MICHAUD, XX^e Siècle, Bordas, 1966, p.461

Mais par-dessus tout, ils appartiennent tous les deux à la classe bourgeoise landaise. Ils ont l'amour de la terre dans le sang. Ils sont attachés au terroir et à tout ce qui s'y trouve, comme les pins par exemple.

Cependant, cette similitude dans leur vie de couple n'est pas plus importante que ce qui les oppose. La plupart du temps, Thérèse s'oppose à Bernard parce que Bernard ne la considère pas comme une égale. Leur différence vient de leur enfance et notamment de l'éducation reçue. Le fossé qui les sépare s'agrandit immanquablement. Il est difficile pour ces deux êtres venant de deux mondes différents de nouer une relation basée sur un véritable amour. Thérèse, en tant que femme à l'esprit moderne, se lasse de vivre dans ce monde traditionaliste où se complaisent son mari et toute sa belle famille. Elle y étouffe.

Ainsi, les époux sont victimes de leur divergence d'idées, de caractères, et de culture. Thérèse remarque qu'ils appartiennent à deux races opposées, celle des gens simples et celle de ceux qui privilégièrent la vie de l'esprit. On a pu constater que l'emprise exagérée de la belle famille sur le couple explique en grande partie l'échec conjugal. Les personnages stéréotypés des bourgeois landais, leur conservatisme ne peuvent que blesser l'âme éprise de liberté de Thérèse. Elle subit longtemps cet esclavage des temps modernes, soumise à son mari et victime des préjugés de la race implacable des gens simples.

Mais cette existence de refoulée creuse plus profondément en elle une souffrance d'autant plus insupportable qu'elle garde le silence.

Cette révolte cachée finit par exploser et elle accomplit une tentative criminelle sur son mari. En accomplissant cet acte manqué, mais voulu, elle découvre avec horreur qu'elle est la proie d'un « *monstre* », d'une « *vipère* » qu'elle nourrit dans son sein.

Plusieurs personnages de Mauriac sont aussi le jouet de la fatalité intérieure. Thérèse relève en elle-même une malaisance instinctive qui subsiste en elle depuis son enfance. Elle sent qu'elle est vouée à commettre des actes qu'elle rejette et qu'elle ne comprend pas. Ce déchirement intérieur du personnage est incompris par son entourage. Elle s'enferme ainsi dans une solitude qu'elle construit elle-même et qui est devenue une prison. Thérèse comme Phèdre de Racine vit une passion d'autant plus tragique qu'elle n'est pas partagée.

Obsédée par des fantasmes érotiques, elle ne trouve une espèce de satisfaction que dans ses rêves, c'est-à-dire dans le mensonge. L'incompréhension

totale qu'elle rencontre tout autour d'elle, rejette Thérèse, à la fin du roman, dans une errance à travers les rues de Paris. Quoi de plus pitoyable, de plus pathétique que le spectacle de cette femme mûre et distinguée « *marcher au hasard* » à moitié ivre, comme une épave ? Thérèse Desqueyroux a mis en scène le drame de la solitude pour une chrétienne « *sans la grâce divine* ».

Toutefois, nous avons démontré dans notre troisième partie que si, apparemment, la fin du roman semble pessimiste, ce n'était pas la vision de l'auteur. D'ailleurs, dans La Fin de la Nuit, F. Mauriac termine la vie de Thérèse par son retour à Argelouse, après qu'elle ait retrouvé une certaine paix.

En effet, l'auteur n'a jamais douté qu'un jour, son héroïne prendra la main que Dieu lui tend car le Dieu en qui F. Mauriac croit est un Dieu de miséricorde et de grâce qui pardonne au criminel.

A la fin de sa préface, il s'adresse à Thérèse en disant: « *Du moins, sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule.* »¹⁵⁰

Pour François Mauriac, Dieu ne peut abandonner sa créature au désespoir, d'autant plus qu'elle a montré tout au long du roman une recherche de Dieu qui apparaît maladroite et inconsciente certes, mais d'une sincérité indiscutable. Consciente de sa culpabilité, elle a soif de pardon, de sainteté et d'amour. Elle s'achemine sans nul doute vers la lumière.

Malgré les apparences, la présence de Dieu n'est pas absente de l'œuvre, elle peut être sensible au lecteur averti, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'histoire.

Enfin, le critique Zita Tringli résume le roman par deux noms : « fascination et interrogation. » Le lecteur ne peut qu'être fasciné par la peinture d'une héroïne moderne, mais tourmentée par une obsession passionnelle et par une solitude existentielle. Mais il est aussi, à la fin de sa lecture, amené à se poser beaucoup de questions philosophiques sur le sens de la vie comme Thérèse qui est confrontée à tant de problèmes insolubles.

¹⁵⁰ F. Mauriac, op. cit, p. 8

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES INTEGRALES

- MAURIAC François, La Fin de la nuit, Ed Bernard Grasset, 1935, Paris .
 MAURIAC François, Le Désert de l'amour, Ed. Bernard Grasset, 1925, Paris .
 MAURIAC François, Le Nœud de Vipères, Ed. Bernard Grasset, 1933, Paris .
 MAURIAC François, Le Sagouin, by Librairie Plon, 8, rue Garancière, 1951
 Paris VI^e
 MAURIAC François, Thérèse Desqueyroux, Ed. Bernard Grasset, 1927, Paris

OEUVRES CRITIQUES

- Cahier François MAURIAC publication de l'Association des amis de François MAURIAC, Ed. Grasset, depuis 1974, Paris.
- ESCALLIER C, Mauriac et Thérèse, in Travaux du centre d'études et de recherches sur François MAURIAC, n°33, pp.9-30. Université Sophia de Tokyo, 1993, Tokyo
- FUKUDA K, Présence et absence dans Thérèse Desqueyroux, in Travaux du centre d'étude et de recherches sur François MAURIAC, n°33, pp.3-48 1993, Tokyo.
- FUJITA S, La théologie de la grâce chez François MAURIAC, les romans écrits avant et après sa conversion, une Etude de langue et Littérature Française, n° 62, pp.65-118. 1993, Japon
- IMHOFF G, « Thérèse Desqueyroux : Un monstre parmi tant d'autres », in Romance quaterly, Vol.38, n°2 pp.157-167, 1991.
- LACOUTURE J, Thérèse et moi, in travaux du centre d'études et de recherches sur François MAURIAC, 1993, Paris n°33, pp.224-227.
- LAGARDE C. Point de vue la Lande : Pays et identité chez François MAURIAC et Bernat Manciet, NRF, 1.2.1939.France.
- MASSENET Violaine, François Mauriac, Ed. Flammarion, 2000, Paris
- NELLY Corneau, L'Art de François MAURIAC, préface de François MAURIAC Ed.Grasset, 1951.Paris.
- ROBINCHON Jack, François MAURIAC, Ed. Universitaire, 1953, Paris.
- ROUSSEL Bernard, MAURIAC, le péché et la grâce, Ed. du Centurion, 1964, Paris.
- SEAILLES André, MAURIAC, Ed. Bordas, 1972, Paris.

Série MAURIAC F., la revue des lettres modernes, Minard, études publiées depuis 1974, Paris.

SIMON Pierre Henri, Mauriac par lui-même, Ed. Du Seuil, 1953, Paris.

TAKAIAMA Tetsuo, Mauriac lecteur de Balzac, L'année balzacienne, n°2, p.305-316 2001/1, Japon.

OUVRAGES GENERAUX

ALBERES R.M. & de BOISDEFFRE Pierre, Dictionnaire de littérature contemporaine, Ed. Universitaires ,1900-1962, Paris

BERNANOS Georges, Journal d'un curé de campagne, Ed. Bernard Grasset, 1926, Paris.

BERNANOS Georges, Oeuvres romanesques : Dialogue des Carmélites, Ed. Gallimard, 1962, Belgique.

BOUTY Michel, Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française, Hachette, 1985, Paris.

JACCARD Pierre, L'inconscient, Les rêves et les complexes, Payot, 1973 Paris

LAFFONT-BOMPIANI, Dictionnaire des personnages littéraires et dramatiques de tous les temps et de tous les pays. Poésie, théâtre, roman, musique, 1968, Paris.

LAGARDE et MICHARD, XVII ème siècle, Bordas, 1967, Paris

LAGARDE et MICHARD, XX ème siècle, Bordas, 1966, Paris

LANSON G, Histoire de la littérature française, Hachette, 1957

MARKER Chris, Giraudoux par lui-même, Ed. Du Seuil, 1954 Paris VIè

MATHE Roger, Phèdre, Racine, Profil littérature, Hatier, 1988, Paris

MAUCUER Maurice, Profil d'une œuvre, Hatier, 1970, Paris

RAIMOND Michel, Le roman depuis la Révolution, Ed. Armand Colin, 1981, Paris

ROGER Jacques, Histoire de la Littérature Française, Tome 2, du XIIIème siècle à nos jours, Librairie Armand Colin, 1970, Paris.

RUYSER Raymond, Dieu des religions, Dieu des sciences, Flammarion, 1970, Paris

SITES WEB

<http://WWW.etudes-litteraires.com/mauriac-biographie.php>

<http://www.etudes-litteraires.com/img/contributions.html>

<http://www.academie-francaise.fr/base/publications/oeuvres>

<http://www.ac-strasbourg.fr/pedago/lettres/lecture/mauriacbio.htm>

<http://www.akademiai.com>

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|----|
| REMERCIEMENTS..... | 1 |
| INTRODUCTION..... | 4 |
| PREMIERE PARTIE : François Mauriac, sa vie et son œuvre..... | 13 |
| A. : François Mauriac et sa vie..... | 14 |
| 1 : L'enfance..... | 14 |
| a : La naissance..... | 14 |
| b : Ses études..... | 16 |
| 2- : La carrière littéraire de François Mauriac..... | 17 |
| 3- : François Mauriac et la politique..... | 20 |
| 4- : Mauriac, un écrivain catholique..... | 22 |
| B. : François Mauriac et Thérèse Desqueyroux..... | 24 |
| DEUXIEME PARTIE : Ce qui unit le couple..... | 30 |
| A. : Décisions personnelles..... | 31 |
| B. : Rôle de l'entourage..... | 33 |
| 1 : Anne et Thérèse..... | 33 |
| 2 : Accord des parents..... | 35 |
| 3 : Leur fille Marie..... | 37 |
| TROISIEME PARTIE : Ce qui oppose le couple..... | 40 |
| A. : Différences fondamentales..... | 41 |
| 1: La race implacable des simples et la tradition..... | 41 |
| 2: La race des intellectuels et la modernité..... | 45 |
| B. : Dualité de Thérèse..... | 49 |
| 1 : Le monstre..... | 49 |
| a : Thérèse, enfant..... | 50 |
| b : Une femme mariée..... | 51 |
| 2 : Une femme solitaire..... | 55 |
| 3 : Thérèse , assoiffée d'absolue..... | 59 |
| a : Une inquiétude spirituelle..... | 60 |
| b : Sentiment du péché..... | 60 |
| c : Soif de pardon..... | 61 |
| d : Soif d'amour..... | 63 |
| CONCLUSION GENERALE..... | 65 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 69 |
| TABLES DES MATIERES..... | 72 |